

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

AOUT 1896

ADMINISTRATION: }
23 RUE ST. NICOLAS. }

SOMMAIRE

LES PROFESSIONS FÉMININES, . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	TRAITEMENT DU CANCER, . . .	<i>Henri de Parville.</i>
CONGRÈS FÉMINISTE DE 1896 A PARIS, .	<i>Marie Duclos.</i>	" NOS FAUTES,"	•••
L'UNION DES EEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS, •••		LES ANIMAUX PENDANT LE SIÈGE, . . .	<i>T. Gautier.</i>
LES FEMMES AUX CHAMPS-ÉLYSÉES, . . .	<i>Paule Georges.</i>	CUISINE,	<i>Tourne-Broche.</i>
LA SITUATION LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER,		ICI ET LÀ,	•••
	<i>T. de Wysewa.</i>	LA MODE,	•••
LA LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ÂGE, .	<i>Villemain.</i>	CORRESPONDANCES,	<i>Bne Staffe.</i>
UN USAGE INOCCUPÉ,	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	LETTRE D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE, .	<i>E. Raymond.</i>
L'AMIRAL VIGNES,	•••	MÈRE DES DOULEURS,	<i>C. Lemonnier.</i>
L'AMEUBLEMENT.	<i>Jeanne d'Estève.</i>		

Les Professions Féminines

La principale cause de l'effacement de certains gens devant l'invasion féminine dans le monde des affaires c'est l'accaparement des emplois masculins ou la compétition redoutable faite par les femmes à leurs rivaux dans ces mêmes emplois.

Il y aurait pourtant moyen de rassurer les uns et de rendre justice aux autres dans la rétribution du labeur nécessaire.

On ne conteste pas à la femme le droit de travailler. Il arrive même trop fréquemment que l'ordre naturel soit renversé, et que les protecteurs-nés du sexe faible, deviennent des fardeaux à sa charge. Dans ces cas d'une occurrence journalière, la mère de famille, la veuve, la sœur aînée sont les bienvenues à livrer le combat pour leur vie et celle des leurs.

Pourquoi alors voudrait-on forcer ces faibles recrues de l'armée du travail, ces soldats improvisés à ne recourir qu'aux plus dures et aux plus humiliantes corvées? Ne suffit-il pas qu'on leur donne un salaire inférieur à celui de l'homme pour les mêmes fonctions qu'elles remplissent d'une manière aussi satisfaisante, sans leur rendre difficile l'accès des positions lucratives et honorables?

Si le mot de *droits égaux*, dont on abuse, a sa place quelque part, c'est bien ici. L'espèce de diminution ou de déchéance que fait subir à la femme, privée de son soutien naturel, le fait qu'elle subvient elle-même à ses besoins et à ceux des orphelins qui dépendent d'elle, est une injustice qui a fait son temps. Il convient à l'esprit libéral de notre siècle de mettre sur un même pied les personnes de cœur — appartenissent-elles au sexe faible — qui rehaussent leur vie par la dignité du travail.

Je voudrais démontrer qu'on pourra même lui concéder certains emplois sans préjudice des intérêts masculins. En abandonnant aux femmes le monopole de ces emplois, on ne ferait que les admettre sur un terrain pour ainsi dire fait pour elles.

Telles sont les professions d'instituteurs suppléants dans les pensionnats de filles, ou d'enfants des deux sexes.

Une femme n'est-elle pas naturellement désignée pour donner des leçons de piano, de chant, d'élocution, de calisthénie, de dessin, de maintien, de danse à des jeunes filles ou à de tout jeunes en-

fants ? On ne saurait alléguer sérieusement l'infériorité de nos congénères dans ces branches de l'enseignement pour leur préférer leurs rivaux. Dans le domaine des arts la capacité se rencontre aussi bien d'un côté que de l'autre ; si par accident on la trouvait, dans notre pays, plutôt du côté masculin, rien n'est si facile que de rétablir l'équilibre ; la demande — comme cela arrive dans le commerce — fera surgir l'article désiré.

Ne semble-t-il pas raisonnable d'ailleurs que des communautés de femmes accordent leur patronage à celles des nôtres qui cherchent un moyen à la fois lucratif et seyant à leur condition, de gagner le pain quotidien ?

Ne paraîtrait-il pas juste que ces communautés, étant elles-même soutenues par la clientèle féminine de nos familles aisées, rendissent le même bienfait à des femmes — d'anciennes élèves à coup sûr — tombées dans l'infortune ?

La préférence donnée à ces dernières n'enlèverait rien d'ailleurs à la classe aussi digne d'encouragement des pères de famille, puisqu'à ceux-là resteraient les collèges et la libre carrière *dans le monde*.

Ces considérations, à la vérité, nous ont été suggérées par une religieuse. Il y a lieu de supposer que les révérendes directrices de nos couvents auraient à ce sujet une manière de voir uniforme.

L'Université McGill à Montreal, comme on le sait, est en train d'ériger un collège pour les femmes, grâce à la générosité de son bienfaiteur ordinaire Sir Donald Smith. Cette innovation va immédiatement donner à la femme de langue anglaise en cette province un grand avantage sur nos compatriotes. Celle que le sort condamne à gagner sa vie sortira de là avec des armes supérieures pour faire face aux éventualités de la lutte difficile.

La pratique des professions intellectuelles, et son excellence dans ces professions la placeront dans une espèce d'aristocratie du travail qui rendra plus dure encore la condition inférieure des nôtres.

C'est cette déplorable inégalité que prévoyait, je suppose, l'écrivain de *La Presse*, quand il demandait au Conseil des Femmes de travailler à l'établissement de la même institution pour le bénéfice des canadiennes françaises.

Nous avons l'espoir que notre université française et catholique voudra répondre à ce besoin nouveau de notre population, et qu'elle considérera l'opportunité de lui offrir les avantages dont jouissent ses alliés dans la colonie canadienne.

L'esprit d'une école polytechnique, fondée sous de pareils auspices, serait nécessairement conforme aux tendances caractéristiques de notre race. Nous tenons de notre origine française la religion *du foyer* et la conception d'un idéal un peu oriental de la femme, que nous aimons à retenir dans le gynécée, y vécut-elle, comme cela arrive assez souvent, dans l'oisiveté.

Le programme des études y tiendrait compte de cette réserve naturelle : les cours de droit et de médecine pourraient être indéfiniment ajournés par les autorités, sans qu'on s'en plaignît trop vivement dans nos familles où les dignités d'avocates et de doctresses, heureusement, sont encore peu convoitées.

Mais qu'on y donne carrière au talent de la femme dans les vocations auxquelles ses facultés et ses aptitudes spéciales semblent la destiner, et l'on bénira ceux qui auront entrepris cette œuvre d'humanité délicate.

Je sais pourtant que l'idée présente quelques inconvénients. Les jeunes gens se plaignent déjà d'être supplantés par un sexe auquel ils ne reprochent pas d'être *faible*. Cette franchise du travail rémunérateur accordée à toutes produira certainement quelques abus, comme de pousser dans la carrière, sans autres raisons que le caprice d'un esprit aventureux, des femmes pour qui le devoir est au foyer.

Ces conséquences moins désirables d'un principe bienfaisant peuvent difficilement être évitées. C'est au public à éliminer ces *amateurs* en employant uniquement celles qui sont dans la nécessité de travailler.

Quant à la concurrence faite au sexe fort, il ne faut pas trop s'en alarmer, puisqu'elle créera l'émulation, principe de progrès, et qu'elle donnera la palme au talent et au mérite.

Mme Dandurand.

Congrès Féministe de 1896 à Paris

VUE D'ENSEMBLE

Le Congrès féministe international de 1896 a ouvert ses séances, le 8 avril, en l'hôtel des Sociétés Savantes, rue Serpente. Il a tenu neuf séances, et s'il a fini par aboutir à quelques réformes,—d'ailleurs demeurées à l'état de vœux—ce n'est pas faute d'avoir été troublé par des gens dont l'intention était évidemment d'empêcher les femmes de travailler, voire même de s'entendre.

La première idée qui vient à l'esprit, lorsqu'il s'agit d'un congrès *féministe*, c'est que les orateurs féminins y doivent être les plus nombreux. C'est là, du moins, la logique des choses. Combien différente est la pratique ! Nous avons, à notre avis, entendu beaucoup trop d'hommes. Véritables frelons dans cette ruche internationale où les femmes ne demandaient qu'à faire de la bonne et utile besogne, ils nous ont accablés de discours verbeux, pas toujours très clairs, et lorsque quatre ou cinq d'entre eux, se suivant à la file, sans rémission, avaient réussi à embrouiller les questions les plus simples, on avait toutes les peines du monde à ramener la discussion à son point de départ et sur son terrain propre. Ah ! les fâcheux ! Aussi, beaucoup d'incohérence dans les débats, remarquablement présidés, cependant, tantôt par M^{me} Pognon, tantôt par M^{lle} Bonneval, tantôt par M^{lle} Popelin,—la doctoresse en droit envoyée par la Belgique—à laquelle une séance des plus houleuses a dû donner une assez piètre idée de la courtoisie française. Par une illusion qui fait plus d'honneur à leur bonne éducation qu'à leur prudence, les organisatrices du congrès avaient décidé que ce congrès serait public. Il était difficile, pour ne pas dire impossible, qu'en pleines vacances de Pâques, la jeunesse des Ecoles ne se fit pas un plaisir de venir assister à ces assises tenues par des femmes réclamant leurs droits au nom d'une liberté dont jusqu'ici le sexe fort a été seul à bénéficier. De là, au cours de débats sur des questions parfois brûlantes—et, disons-le, parfois déplacées—des partis pris violents tant dans le sens approubatif que dans le sens contraire. Les uns applaudissant, les autres huant et sifflant, ce fut bientôt le désordre complet, l'anarchie la plus absolue. Et le pis est qu'ayant d'avance rejeté

tout contrôle et prétendant s'affranchir de toute loi existante, les malheureuses organisatrices du congrès, débordées, ne pouvant en appeler à aucune autorité, se voyaient contraintes de subir l'état de choses créé par elles. On leur appliquait leurs propres doctrines, et elles assistaient, impuissantes au passage de la Révolution qu'elles avaient invitée sans s'assurer même le moyen de demeurer maîtresses chez elles.

Ce moyen, elles ne l'ont trouvé que sur la fin, un peu avant la neuvième et dernière séance du congrès. Comprenant que si elles voulaient épuiser les ordres du jour—beaucoup trop chargés, d'ailleurs — qu'elles avaient fixés pour chaque séance, il fallait empêcher le retour du désordre, elles ont enfin fermé au public tapageur la salle de leurs séances, n'acceptant que les délégués ou déléguées munis de leur carte, la presse et les adhérents porteurs de cartes achetées à l'entrée dès le premier jour. Ainsi, mais ainsi seulement, ont pu se terminer les travaux du congrès, lequel menaçait de s'éterniser, tant et si bien qu'un peu plus, celui de 1900 nous trouvait encore en séance.

Que sortira-t-il de tout ce bruit?... Nul ne le sait. On m'assure que les organisatrices s'en déclarent satisfaites, ravies même. Allons ! tant mieux ! Pour ma part, j'ai peine à croire que des multiples motions portées à la tribune — dont quelques-unes sont fort bonnes, et d'autres, absurdes — il ressortira pour la femme une plus équitable répartition de ses droits. Avec les meilleures intentions du monde, j'en suis persuadée, j'ai peur qu'on n'ait fait fausse route au vieux bon sens français. Dieu veuille que je me trompe, mais je crois bien que nous attendrons encore longtemps la réalisation de toutes ces belles chimères de liberté et d'égalité pour les deux sexes. Je ne parle pas de la fraternité, qui n'existera pas tant qu'il y aura sous la voûte des cieux des gens pour penser blanc et d'autres pour penser noir, bleu ou mauve, n'en déplaît à toutes les "libres-pensées" du globe. Nous en avons eu la preuve frappante au cours de ces mémorables débats, lorsque les mêmes femmes généreuses qui venaient de décréter l'inviolabilité

de la vie humaine, la suppression des armées permanentes, celle des frontières et la paix universelle — ce beau rêve !!! — tout à coup soulevées par un vent de discorde soufflant je ne sais d'où, sont parties en guerre comme un seul homme contre une fraction dissidente du congrès. Je vous jure que, pendant un bon moment, j'ai envié les joies des chauves et sérieusement eu peur pour tous les jolis chignons blonds, bruns, blancs ou fauves dont s'émaillait le parterre.

Hélas ! hélas ! pauvres de nous ! N'est-ce pas l'éternelle inconscience des foules?... C'est cela, voyez-vous, qui faisait dire à Voltaire — le grand patron de la libre-pensée, remarquez-le — qu'on devrait faire les lois à la minorité : les majorités étant, comme les chevaux, sujettes au vertigo, à l'emballement. Je crois comme Voltaire que l'espèce de fluide qui se dégage des foules contient des ferments de démence, lesquels aspirés par les narines s'implantent dans les cerveaux et les font chavirer dans l'absurde. Tel individu aimable, poli, chevaleresque dans les relations de chaque jour devient, mêlé à la foule, un résumé de tous les égoïsmes qui s'y meuvent, et tel qui sauverait, au péril de sa vie, un chien qui se noie, deviendra féroce dans la foule, s'il s'agit d'échapper à un danger, ou simplement de ne pas manquer le train. Et ce qu'il y a de plus triste c'est qu'individu aujourd'hui, chacun peut devenir foule demain, et que les meilleurs d'entre nous n'échappent pas à la terrible influence du contact. Il y a là, pour le philosophe, la matière d'une attristante analyse sur les passions collectives. C'est cette analyse que nous avons appliquée au congrès féministe de

1896 qui, avec les meilleures intentions du monde, a hélas ! prêté à rire à plus d'un, alors qu'il visait à la solution de problèmes fort complexes, intéressant une bonne moitié de l'humanité et, par contre-coup, l'humanité tout entière.

MARIE DUCLOS,

—Du journal *Le Féminisme Chrétien*.

Voici les questions qui ont été traitées au Congrès féministe :

Mercredi, 8 avril.—Droits civils : Nationalité de la femme mariée.—Réforme des lois concernant le mariage et le divorce.—Le droit de l'enfant.—Le droit exclusif de la femme au profit de son travail. La réforme du code pénal au point de vue de l'égalité des sexes. — La suppression de la prostitution réglementée.

Jeudi, 9 avril.—Droits économiques : La question du travail dans toute son extension et ses applications. — Les lois scientifiques du travail. — Electoral et éligibilité de la femme aux conseils de prud'hommes, aux conseils professionnels, aux tribunaux professionnels, aux jurys professionnels. — La femme ayant charge d'enfants subventionnée par l'Etat.

Samedi, 10 avril.—La question de la paix dans toute son extension. — La question de l'éducation. — La co-éducation. — La pensée libre.— L'Assistance publique.

Dimanche, 12 avril. — Droit municipal. — Droits politiques. — Droit pour la femme d'être membre des jurys criminels.

M. D.

L'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs

Au banquet annuel de l'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs, la présidente, M^{me} Demont-Breton, a prononcé un remarquable discours, que nous nous faisons un plaisir de reproduire, car il exprime, au sujet des droits et du rôle des femmes dans la carrière artistique, des idées qui sont absolument les nôtres.

Mes chères Collègues,

Depuis l'an dernier, notre poursuite du progrès dans l'art de la femme a fait un pas sérieux en avant : le projet de l'enseignement artistique des

jeunes filles françaises par l'Etat, enseignement analogue à celui donné aux jeunes hommes par les mêmes professeurs, en vue des mêmes concours, a été admis en principe. Les femmes auront donc bientôt leur part de tous les avantages que l'Ecole des Beaux-Arts peut offrir aux artistes, et celles qui sont douées de dispositions naturelles auront l'occasion de prouver, comme elles l'ont fait déjà dans le concours en vue du professorat, qu'elles sont à même d'égaliser leurs concurrents masculins. Alors s'éteindra, nous

n'en doutons pas, tout ce qui peut rester encore de préjugés contre la nécessité de l'instruction sérieuse qu'elles réclament.

Sur quoi se basent les arguments de ceux qui y sont opposés? Vous le savez, sur cette vieille redite: La carrière artistique est encombrée, pourquoi l'encourager?

D'abord, si la carrière artistique est encombrée, elle a cela de commun avec toutes les autres carrières, et elle est incontestablement une des plus honorables et des plus estimées. Faut-il que les carrières des hommes soient encombrées elles aussi, pour qu'il nous soit donné de voir de solides garçons aux robustes épaules en être réduits à auner de la dentelle et des rubans, et à envelopper des gants de femmes dans du papier de soie! En outre, si l'instruction dont nous nous occupons est un encouragement, ce ne sera que pour un petit nombre d'élèves d'élite, la crainte de la difficulté à surmonter fera s'arrêter modestement sur le seuil de l'École celles qui n'auront pas les dispositions et le courage nécessaires pour arriver au but rêvé. Croyez-vous que ce soit un encouragement pour la généralité des jeunes filles qui veulent faire de l'art que de se rendre compte de tout ce que l'art a de terriblement difficile? Seules, celles qui sentent brûler en elles ce qu'on a justement appelé le feu sacré auront la vaillance de lutter pour vaincre, et la difficulté même les passionnera.

Nous savons parfaitement qu'il y a une chose qui ne s'apprend pas, et que tout artiste ne peut puiser qu'en lui-même. Nos maîtres nous apprennent à mettre un personnage sur ses pieds, à construire et à modeler une tête, comme on nous a appris précédemment à parler, à écrire, à construire une phrase pour exprimer nos idées; mais de même que ceux qui nous ont enseigné notre langue ne nous ont pas donné en même temps le moyen de faire naître ces idées dans notre cerveau, de même le plus illustre maître n'aura jamais le pouvoir de nous donner le sentiment qui fait la valeur de l'œuvre, le je ne sais quoi qui chante autour de nous et nous pénètre mystérieusement devant la nature que nous aimons, le je ne sais quoi qui nous prend et nous remue, nous attendrit ou nous passionne devant une scène

dont nous sommes témoins; mais si nous n'avons pas appris à peindre comme nous avons appris à parler et à écrire, nous verrions avec désespoir que nous n'avons en main que des instruments rebelles à l'expression de l'idéal entrevu, nous serions comme le berger illettré, poète parfois, mais pour lui seul, ou comme le muet, qui a une intelligence et une vision, et qui ne peut proférer que des sons inarticulés.

Tout ce que nous demandons, c'est que, par l'éducation égale, l'égalité soit complète entre tous les êtres au point de vue intellectuel; c'est que la femme n'ait pas à souffrir de son sexe; c'est que le mystérieux décret qui l'a faite femme ne soit pas en même temps un décret fatal qui dit: Tu as une imagination, mais tu la laisseras se consumer en pure perte. Tu as des idées, mais tu ne les diras pas. Tu as un cœur, mais tu en comprimeras le battement toutes les fois que ces battements seront provoqués par les merveilles qui t'entourent, car l'homme seul a le droit de s'essayer à les exprimer. Il te sera tout juste permis de chercher une certaine grâce dans de petits travaux, mais l'expression des tendresses et des douleurs humaines, les enthousiasmes vers le beau, que tu ressens pourtant, tu les considéreras comme au-dessus de tes forces.

Et pourquoi la femme n'exprimerait-elle pas les sentiments d'amour qu'elle éprouve? Pourquoi parler en de belles phrases de son union avec l'homme, base de toute civilisation et de toute société, si l'on ne veut pas admettre qu'à côté de l'union physique, il y a l'absolue et profonde union intellectuelle et morale?

Pourquoi de parti pris lui refuserait-on les moyens de s'adonner à la peinture d'histoire, alors que l'histoire elle-même compte, à côté des immortels héros, d'immortelles héroïnes?

Pourquoi ne lui reconnaîtrait-on pas le droit de produire des œuvres d'intelligence humaine alors qu'elle produit des enfants qui seront des hommes? Et enfin, pourquoi la croire incapable de rendre les joies et les peines, les émotions intimes des êtres, alors que c'est elle qui, attentive et souriante vestale, alimente et entretient la flamme du Foyer, la flamme qui éclaire et réchauffe?

Les Femmes aux Champs-Élysées

En dépit de Proud'hon, qui affirme péremptoirement le manque de conception artistique de la femme, s'il est au monde une aptitude qui lui soit bien particulière, c'est précisément son penchant vers l'art, sa tendance vers l'idéal, son goût pour la fantaisie. Qui ne devine, en pénétrant pour la première fois dans un intérieur, la présence de la femme ? A certains arrangements, à certaine harmonie des couleurs, on sent que l'œil d'une femme a présidé à ces arrangements, que sa main a disposé les objets et soigneusement rapproché les nuances dont les reflets, l'un à l'autre mêlés, produisent la sensation d'harmonieux équilibre qui flatte et charme le regard du spectateur. Et dans sa toilette, quel art sait déployer la femme ! Les hommes eux-mêmes sont forcés de rendre hommage à son bon goût, à sa connaissance des contrastes, à son étourdissante fantaisie. Nous exceptons, naturellement, quelques excentriques affamées de tapage, pour qui tout moyen d'attirer l'attention semble bon, et nous parlons de la femme en général, de celle qui sait, en mariant habilement les couleurs, en adoptant les coupes les plus seyantes, faire valoir le type que lui a départi la nature et en tirer le meilleur parti possible. Coquetterie, nous dira-t-on. D'accord, mais du moins, mesdames, nous en convenons franchement, n'est-ce pas ? Et combien d'hommes, qui sont femmes en ce point, n'en veulent pas convenir !

Donc, qu'on le veuille ou non, que tous les Proud'hon du globe nous dénie toute capacité, nous serons toujours les reines de la fantaisie. Or, c'est la fantaisie qui a créé les arts. On pourra nous rendre tous nos droits méconnus ; on pourra nous laisser parvenir à tous les postes auxquels aspirent les plus ambitieuses d'entre nous, on ne changera pas notre essence, — heureusement. — Nous serons peut-être plus sérieuses, plus sensées, plus réfléchies, plus libres civilement et civiquement parlant ; nous n'en serons pas moins des femmes, et pour être devenues les égales des hommes, — si tant est que ce beau rêve de justice devienne jamais réalité — nous n'en serons pas moins celles que l'on consultera éternellement quand il s'agira de décider du plus ou moins d'élégance d'une mode, du plus ou moins de délicatesse dans les sentiments ; celles de qui l'on

apprendra la politesse, cet art du cœur, et la courtoisie qui règle les rapports sociaux. Et ce sera toujours avec nos yeux que verra l'autre moitié de l'humanité, bien qu'elle s'efforce de crier très haut tout le contraire, d'une voix qui ne convainc personne parce qu'elle n'est pas convaincue elle-même ; cloche fêlée dès la fonte, qui sonne faux dans l'atmosphère de conventions mensongères et de vains préjugés de ce monde dit civilisé.

La meilleure preuve de l'importance du rôle que les hommes reconnaissent à la femme le droit de jouer, c'est la place plus qu'honorable que les femmes occupent à chacune de nos expositions. Le domaine de l'art leur est grand ouvert, et s'il est un endroit où la bonne fraternité règne, c'est bien en ce Salon des Champs-Élysées, où nous voyons côte à côte, dans la plus franche et la plus loyale des camaraderies, les œuvres des femmes supporter la comparaison avec celles de nos maîtres ès-arts. Certes, on ne peut assurer que toutes ces toiles soient de grands, voire même de petits chefs-d'œuvre. Mais qui donc fait des chefs-d'œuvre ?... Les hommes pas plus que les femmes n'en sont coutumiers. Les hommes sont même moins excusables que les femmes lorsqu'ils produisent une œuvre médiocre ou simplement banale, puisque, par leur éducation, ils sont nourris, depuis leur enfance, de fortes études mathématiques, philosophiques ou autres ; tandis que les femmes, à peu d'exceptions près, n'abordent guère que les études secondaires. Il faut donc qu'elles suppléent à ce qui leur manque par un travail acharné, par une observation constante, et, disons-le, par une indomptable ténacité dans la vocation choisie par elles. Ce que femme veut, Dieu le veut ! affirme un proverbe sûrement inventé par les hommes. Eh bien, elles ont voulu prouver qu'elles ont du talent, elles l'ont prouvé ; elles ont voulu compter à côté des hommes comme leurs émules, et voici que leurs œuvres parlent pour elles.

C'est uniquement au point de vue des femmes que nous parcourons le Salon des Champs-Élysées, où sont exposées, cette année, tant de belles et bonnes toiles. Nous suivrons ces femmes dans leurs efforts, les applaudissant, les encourageant, les conseillant. Et ce faisant, nous serons très

heureuses de saluer celles d'entre elles qui font honneur à la Femme en menant vaillamment la vie de travail de l'artiste, ne nous attachant pas seulement à celles dont la renommée a consacré le talent, mais encore à toutes celles chez qui nous aurons deviné le germe d'un talent futur.

Les femmes peintres sont très nombreuses aux Champs-Élysées. Nous en avons compté deux cent-quinze dans la section de peinture proprement dite, et environ une fois et demie autant dans la section des dessins, cartons, pastels, miniatures, émaux et porcelaines, sans parler de la gravure et de la sculpture, qui ont aussi de nombreuses exposantes. Et, nous le répétons, si toutes n'ont pas apporté à cette exposition des œuvres absolument parfaites, du moins la tenue générale est-elle excellente, la somme de travail sérieuse et l'effort consciencieux.

Parmi les peintres : M^{mes} Abran, Achille-Fould, Joséphine Arnaud, Abbéma, Jane Barberet, Delphine Bulo, Beaury-Sorel, Berlin, Madeleine Car-

pentier, Colin-Sibour, Pauline Delacroix-Garnier, Comerre Paton, Demont-Breton, Alix Enault, Feuillas-Creusy, Jenny Fontaine, Consuelo-Fould, Elodie la Villette, Laura le Roux, Mac-Nab, de Nathusius, Louise Mercier, E. Muraton, Blanche Noriac, Pomey-Ballue, Jeanne Rongier, Juana Romani, Frédérique Vallet, sont très remarquées. Nous parlerons de chacune en particulier et d'autres encore dont les noms se trouveront naturellement sous notre plume, au cours de notre visite.

Parmi les pastellistes, aquarellistes, miniaturistes les plus justement remarquées sont : M^{mes} Hortense Richard, Esther Huillard, Noëmi Schmitt, Louisa Gallet, Léonie Dusseuil, Odérieru, Barnamont, Barberet, Debillemont-Chardon, Adéla Jean, Latruffe-Colomb, de Mirmont, de Peslouan, de Merbitz, de la Quintinie, Roullier, Elisabeth Sonrel, Frédérique Vallet, de Vaux Bidon, Vuil-aume.

Paule Georges.

La Situation Littéraire à l'Étranger.

Il y a décidément quelque chose qui ne va plus dans la littérature : ou plutôt, d'un bout à l'autre de l'Europe, c'est la littérature elle-même qui ne veut plus aller. Au Nord et au Midi, à l'Est et à l'Ouest, la situation est la même ; nulle part les écrivains ne savent plus quel parti suivre ni à quelle formule se vouer ; et ils errent d'une formule à l'autre, ou bien encore ils suivent le fâcheux parti de renoncer provisoirement à toute création artistique.

C'est du moins la conclusion qui ressort — j'ai dit déjà avec quelle évidence — de l'enquête entreprise par *l'Athenæum* sur les dernières manifestations de la littérature dans les différents pays de l'Europe. Sans s'être donné le mot, des correspondants tchèques, belges, danois ont exprimé, presque dans les mêmes termes, l'inquiétude que leur causaient le désordre, la désorganisation et la croissante stérilité de leur littérature nationale. Le correspondant hollandais, M. van Wickevoort Crommelin, est peut-être plus précis encore : " Nous traversons, dit-il, une période de tâtonnements et de luttes dans la nuit. La génération précédente avait pris pour devise, en esthétique,

l'art pour l'art, et en morale, *la vertu pour la vertu* ; les deux formules, aujourd'hui, ont perdu tout pouvoir, et nous continuons à errer, en quête de formules nouvelles pour les remplacer. Et jamais le brouillard, autour de nous, n'a été si intense."

Il faut avoir connu le calme et l'admirable santé de la littérature hollandaise pour sentir ce qu'il y a de typique dans cette constatation du correspondant de *l'Athenæum*. Je ne crois pas en effet que dans aucun pays la production littéraire ait été aussi constante, aussi régulière qu'en Hollande, aussi profondément indépendante des influences extérieures, aussi paisiblement obstinée à la poursuite d'un idéal invariable. On y a bien vu se former, il y a une dizaine d'années, toute une troupe de jeunes révoltés, qui ont essayé d'introduire dans la poésie et dans le roman les méthodes du naturalisme ; mais leur naturalisme n'avait rien qui pût choquer un public habitué depuis des siècles à l'observation minutieuse et précise de la réalité, et, de fait, les compatriotes de Franz Hals et de Jan Steen n'avaient point tardé à y reconnaître un résultat naturel de l'évolution de leur génie naturel. Aujourd'hui, tout est remis en

question. Des influences nouvelles sont venues détruire l'influence du naturalisme, et, par un phénomène singulier, ce sont les anciens chefs du mouvement naturaliste qui les ont le plus vivement et le plus impérieusement ressenties. Tel M. van Deyssel, "le disciple le plus soumis, peut-être, que M. Zola ait jamais trouvé," et qui vient cependant de proclamer, dans un article mémorable, la déchéance du naturalisme. Tels encore M. Couperus, le romancier, et le poète M. Verwey, tous deux visiblement fatigués des formules qui leur ont servi jusqu'ici, et ne pouvant se décider à en adopter de nouvelles.

En Hollande comme dans les autres pays, ce n'est point le roman, ni la poésie, ni le théâtre, qui ont fourni le *Livre de l'année*. Tandis que la littérature d'imagination se débattait dans le vide, des historiens, des biographes, des voyageurs, à l'écart de ces luttes stériles, produisaient des œuvres patientes et fortes, comme le *Spinoza et ses livres* de M. Menisma, les *Guildes d'Amsterdam* de M. Brouwer, le livre de M. Henri Borel sur *la Sagesse et la Beauté en Chine*. Autant d'excellents ouvrages, et qui suffiraient pour attester ce qui reste encore de force et de vie au cœur de la littérature hollandaise.

La littérature russe, elle non plus, n'est pas morte : mais elle est malade, elle aussi, et de la maladie dont nous avons déjà observé les symptômes dans tant d'autres pays. "Je ne puis mieux comparer la situation de la Russie durant cette année, écrit dans *l'Athenæum* M. Milioukof, qu'à celle d'une rivière dont un obstacle est brusquement venu arrêter le courant. Le flot n'était ni assez fort pour briser l'obstacle, ni assez faible pour tarir tout à fait. De telle sorte que nous l'avons vu se répandre de ci de là, en minces filets d'eau, en s'égouttant à travers les interstices de la digue..." Dans le domaine de la littérature pure, notamment, l'année qui vient de finir a été des plus stériles. La plupart des auteurs connus ont publié de nouveaux ouvrages, mais sans que parmi ces ouvrages il y en ait un seul vraiment remarquable.

On sait pourtant que ce n'est ni la bonne volonté ni l'intelligence qui manquent aux écrivains russes. Ils sont là une vingtaine qui travaillent sans relâche, et dont chacun, à ses débuts, a fait

voir tous les signes d'une très réelle originalité littéraire. Il y a M. Boborykine, qui est un observateur des plus habiles, M. Kirolenko, qui est presque un poète, et M. Tchekof, qui a quelque temps passé pour avoir du génie, et M. Potapenko, le meilleur héritier de la manière de Tourguenief, et l'humoriste Machtett, et le couple *nietscheen*, M. et Mme Merejkofsky. Mais avec de réelles qualités, pas un seul de ces auteurs n'arrive à écrire un livre qui mérite seulement qu'on en rende compte ; et vraiment ils donnent bien l'impression de ce courant malencontreusement arrêté, dont parle le correspondant russe de *l'Athenæum*. Il nous semble toujours qu'un obstacle invisible les empêche de couler librement et de réaliser enfin leur destinée naturelle. L'obstacle, hélas ! n'est que trop réel : c'est cette funeste habitude de changer sans cesse d'idéal, ou plutôt de modèle, et cette impossibilité de se résigner à marcher dans la voie où ont marché les prédécesseurs. Les auteurs russes ne savent plus qui ils doivent imiter, si c'est Tolstoï ou Tourguenief, ou encore Ibsen, ou M. Zola. Et voici vingt ans qu'ils vont de l'un à l'autre, d'autant plus incapables de se fixer qu'ils ont le goût plus délicat et l'intelligence plus ouverte.

Et c'est en Russie que nous trouverons le trait le plus caractéristique de cette situation présente de la littérature, celui qui pourra servir à la fois de résumé et de conclusion à ces notes. On a publié cette année un roman inachevé qu'a laissé en mourant le poète Apoukhine. Cet Apoukhine était un poète assez médiocre, imitateur assidu de Pouchkine, et son roman posthume est bien loin aussi d'être une œuvre géniale. Mais, à défaut de génie, on y a trouvé du style, une simplicité charmante et la trace toute fraîche de bonnes vieilles traditions classiques. Et l'on s'est jeté avec enthousiasme sur ce morceau de roman vieux-jeu, surtout parce qu'il était vieux-jeu et qu'ainsi il contrastait avec la prétention et la vaine étrangeté des œuvres d'à présent. On lui a fait l'accueil imprévu et enthousiaste qu'ont fait naguère à un acte d'Ambroise Thomas les habitués des concerts de notre opéra. Chacun sentait bien que ce n'était pas très fort, mais chacun sentait que c'était tout de même moins ennuyeux et moins prétentieux, et, somme toute, mieux fait que ce que l'on est en train de produire aujourd'hui.

T. de Wyzewa.

La Langue Française au Moyen-Âge

Guillaume le Conquérant, maître de l'Angleterre [1066], eut la politique des Romains ; il imposa la langue franco-normande à ses gens d'affaire et à ses tribunaux. De même qu'il établit la loi du *couvre-feu*, il établit la loi du français. Le français devint pour ainsi dire le latin de l'Angleterre, la langue savante qu'il fallait étudier pour toutes les transactions civiles. Un décret de Guillaume ordonne que, dans les couvents qui renferment des écoles, on apprenne d'abord le français, et ensuite le latin si on avait le temps. Vous ne pouvez douter que cette importance donnée par le Conquérant à une langue qui, de l'autre côté de la mer, était vulgaire et dédaignée (1) ne servit au développement de cette langue. C'est par là que l'on explique comment nos plus anciens monuments de roman wallon, de français parisien ont été rédigés par des Normands en Angleterre. C'est, qu'en Angleterre, le français prenait, sous l'influence et par l'épée de Guillaume, un crédit, une autorité qu'il n'avait pas même à Paris ; il était la langue des maîtres et des savants.

Quand il s'agira des premiers écrivains français, de ceux qui ont begayé la langue que vous parlez, vous me demanderez pourquoi je vous nomme Robert Wace, et vous parle de gens qui sont nés dans l'île de Jersey ; c'est que, par l'influence de Guillaume et de la conquête, le français eut, en Angleterre, une importance presque classique, qu'il devint un objet d'études et d'émulation pour les écrivains, et que, dès lors, il dut prendre plus vite une sorte de consistance et de maturité.

VILLEHARDOUIN. Après quelques romans de la Table ronde, traduits en la *parlure* de France, par des Anglo-Normands, vers le milieu du XIIe siècle, l'*Histoire* de Villehardouin est presque le plus ancien monument que nous ayons de la prose française. Sous ce rapport seul, elle serait digne d'un haut intérêt.

La langue s'y reconnaît mieux que dans les lignes alignées des Trouvères. Par la vivacité du récit l'ouvrage intéresse plus encore. Ce n'est pas un historien, c'est un homme qui dit la chose

qu'il a faite ou qu'il a vue, avec la plus grande simplicité de langage, comme il l'a faite, comme il l'a vue. C'est une déposition perpétuelle que ce livre.

De nos jours, quand le talent imite cette forme, il reste quelque chose d'artificiel, même dans la tentative la plus heureuse. Vous découvrez l'homme ingénieux du XIXe siècle qui se cache sous les formes naïves du conteur du XIIIe. Mais quand c'est l'homme même du XIIIe siècle qui parle et conte ainsi, le charme de vérité n'est plus seulement dans le récit tout entier, mais dans chaque mot ; l'auteur, le temps et l'ouvrage ne sont plus qu'une même chose que vous avez devant les yeux.

Qu'est-ce que l'ouvrage de Villehardouin ?

C'est le récit d'une conquête que font par accident des seigneurs français qui ont pris la croix dans un tournoi en Champagne, ont passé la mer (Méditerranée), et, après beaucoup de négociations et de combats, ont érigé des principautés et des seigneuries en Grèce et en Asie.

C'est à la fois une chronique et un roman de chevalerie.

Geoffroy de Villehardouin, après avoir beaucoup guerroyé, reçut en partage la ville de Messinople, dans la Thessalie. Il y mourut vers l'an 1213 ; et sa famille, alliée aux empereurs français de Constantinople, subsista longtemps après lui dans l'Orient, et posséda les principautés de Corinthe et d'Argas.

Ainsi, dès le commencement du XIIIe siècle, la suzeraineté féodale était transportée au milieu de la Grèce ; beaucoup de gentilshommes français s'étaient fait donner des châteaux et des terres auprès de Villehardouin.

C'était une colonie conquérante qui apportait avec elle ses usages.

Les jeunes *damoisels*, les *varlets* allaient faire leur éducation en Grèce, au lieu de rester en Picardie ou en Touraine.

La conquête de la Morée, par Guillaume de Champlite, étendit cette influence ; les auteurs du temps disent que le beau parler français, le parler *dilitable*, était usité en Morée aussi bien qu'à Paris.

(1) Le latin à cette époque était encore la langue officielle en France.

On partait alors pour Babylone. On allait offrir son épée à un roi de Thessalonique ; on ne savait pas où était Thessalonique, mais on se rassemblait, vingt, trente gentilshommes, et on se mettait en route.

Les Vénitiens, qui étaient plus avisés, à qui le commerce et la science du gain avaient donné cette dextérité qui domine toujours, se prêtaient à tous les mouvements chevaleresques de nos hommes du Continent ; ils fournissaient les vaisseaux et faisaient payer cher le passage.

Il fallait s'indemniser de la guerre, c'était ainsi que des pieux pèlerins, qui partaient de France avec l'intention de délivrer les lieux saints, finissaient par s'emparer de Constantinople et par piller Sainte-Sophie.

Villehardouin est singulièrement concis ; on peut le remarquer en comparant son texte original à toute version moderne qu'on voudrait en essayer. Et cela ne tient pas seulement aux formes de l'idiome dans lequel il écrit, mais à un tour d'esprit ferme et nerveux qui sent son homme de guerre.

Cette grande qualité du style,—la rapidité, et ce rare mérite du style,—la brièveté, se rencontrent dans Villehardouin à un degré qu'on admirerait dans les écrivains les plus habiles d'une langue perfectionnée ; et il s'y joint une rudesse naïve et en même temps une gravité qui sont le cachet du temps et de l'homme.

Le grand intérêt du livre toutefois, c'est la peinture historique, c'est le rapprochement des Grecs et des Francs opposés et réunis dans un même récit.

Rien de plus singulier que ce peuple de Constantinople, débris pétrifié du vieux Bas Empire qui paraît en présence de cette jeune race de guerriers francs. L'astuce et la timidité de cette cour grecque, remplie sans cesse de complots, la rude et ardente ambition des croisés, tout cela est vivement reproduit.

L'historien de ce livre, qui en est aussi un des principaux personnages, nous offre dans ses actions la réalité de cette chevalerie dont les romans du moyen-âge ont tracé la peinture idéale. Homme de guerre et de conseil, il porte la prudence, la bonne foi, la prudence au milieu des entreprises les plus téméraires et les plus injustes.

Il nous donne l'idée de ces caractères fermes

et sévères des vieux temps, qui se remuaient tous d'une pièce, semblables à ces armures d'acier dont les guerriers étaient revêtus.

Tel ne nous apparaîtra pas un autre chevalier, un autre historien qui doit nous occuper, le naïf et aimable Joinville.

JOINVILLE. Voilà donc, au commencement du XIII^e siècle, la langue française toute faite et semblable à la nôtre. Depuis lors elle s'est développée par un progrès constant vers la clarté, la précision, la justesse. Mais elle existait déjà. Elle a gardé dans la suite l'emploi des formes ingénieuses que, dès le XIII^e siècle, l'alliance du génie méridional et de la langue des trouvères donnait aux chansons d'un comte de Champagne, roi de Navarre.

Ce progrès de la langue, à une époque si reculée, est remarquable dans la prose comme dans la poésie. Partout, c'est par les vers que commence la littérature ; mais c'est par la prose que la littérature se fixe, et que la langue se décide. Cette même époque qui vit naître Thibault, comte de Champagne, le premier chansonnier parmi les rois, vit naître le premier narrateur éloquent et naïf en langue vulgaire, Joinville. Plus d'un motif m'autorise à réunir ces deux noms. Joinville avait été élevé à la cour de Thibaut ; c'est là qu'il avait, dès l'enfance, puisé quelque chose de cet esprit conteur des troubadours, qu'il porta dans l'histoire : là il avait pris cette liberté d'entretien et cette vivacité moqueuse qu'il conserva près du pieux Louis IX, sans trop scandaliser le saint roi. Amusé par la gentillesse du jeune sénéchal de Champagne, saint Louis le mettait quelquefois aux prises avec Sorbon, le fondateur du collège de Sorbonne, un des hommes les plus graves du temps, et riait quand le docteur était déconcerté, désarçonné par les plaisanteries du jeune chevalier.

Joinville s'était croisé, malgré quelque chose de profane et de léger qui était en lui ; il s'était même croisé avec toutes les pieuses précautions du temps. Il avait fondé, avant de partir, une messe anniversaire pour le repos de son âme, s'il venait à mourir. Il avait de plus engagé ses terres, ses châteaux, et fait argent de toute main ; il était sur la flotte du roi, qui souvent conversait avec lui. Saint Louis mettait l'entretien sur des sujets dignes de gens qui vont à la croisade. "Séné-

chal, lui dit-il un jour, quelle chose est-ce que Dieu?—Sire, c'est si souveraine et bonne chose, que meilleure ne peut être.—Vraiment, c'est moult bien répondu, car cette réponse est écrite en ce livret que je tiens en ma main. Autre demande vous ferai-je ; savoir : Lequel vous aimeriez mieux être lépreux et ladre, ou avoir commis et commettre un péché mortel?—Et moi, dit Joinville, qui oncques ne lui voulus mentir, je lui répondis que j'aimerois mieux avoir fait trente péchés mortels que d'être lépreux." Cette repartie est peu grave sans doute : maître Sorbon ne l'eût point pardonnée au jeune sénéchal. Mais ce qui appartient à l'histoire, et ne se peut trop remarquer, c'est l'impression de ce libre discours sur le bon roi saint Louis :

"Quand les frères furent départis de là, il me rappelle tout seulet, et me fit seoir à ses pieds, et me dit : Comment avez-vous osé dire ce que vous avez dit ? et je lui réponds que encore je le dirois. Et il va me dire : Ha ! fou musart, musart, vous y êtes déçu ; car vous savez qu'il n'est lèpre si laide que d'être en péché mortel. Et vous prie, que, pour l'amour de Dieu premier, et pour l'amour de moi, vous reteniez ce dit en votre cœur."

N'est-elle pas admirable la bonté de ce roi et de ce saint, qui, tout roi et tout saint qu'il est, ne se fâche point de la réponse du jeune homme, laisse les témoins se retirer, et ne le réprimande que lorsqu'il est seul avec lui ? On n'a jamais dit cela dans le panégyrique de saint Louis, bien qu'on en fasse un chaque année, depuis deux siècles.

Dans l'ordre des temps, le récit de Joinville est peut-être le premier monument de génie en langue française. J'entends par génie un haut degré d'originalité dans le langage, une physionomie particulière et expressive, quelque chose enfin qui a été fait par un homme et n'aurait pas été fait par un autre : c'est le livre de Joinville. Cette facile et vive gaieté, supportée ou plutôt aimée de saint Louis, se répand sur le récit, et l'âme de ce tour d'esprit que Lafontaine appelait enjouement. Ces aventures si sérieuses de la Terre sainte, il ne les raconte pas avec indifférence ; il en est ému, il en souffre ; cependant, son courage et sa gaieté se conservent, et font ressortir encore l'héroïsme du roi, dont il est le plus fidèle, le plus gai conseiller,

le plus sincère historien. Il combattit souvent près de lui, et fut mêlé à tous les grands périls. A Damiette, il donna librement son avis, et contre dit le roi. Il se tenait à l'écart, craignant de l'avoir offensé, lorsqu'il sentit une main se placer sous ses yeux ; il entrevit un gros rubis que portait le roi, et reconnut encore mieux le prince à quelques paroles pleines de confiance et d'amitié.

Joinville, si aimé de saint Louis, revint avec lui de la croisade ; il retourna dans ses terres de Champagne, et recommença tranquillement la douce vie de seigneur. Mais quand saint Louis, tourmenté d'un nouveau désir de croisade, partit pour Tunis, le sénéchal ne voulut plus le suivre : saint Louis ne s'en fâcha pas. Bientôt Joinville apprit avec douleur sa mort. Il déposa dans une enquête pour la canonisation du roi ; et, comme vous le voyez, il avait beaucoup à dire. Ensuite il écrivit l'histoire de saint Louis. Le texte original, longtemps perdu, a été retrouvé, bien qu'on y puisse supposer de fréquentes altérations, telles qu'on avait coutume d'en faire successivement au moyen-âge, dans les copies nouvelles des manuscrits en langue vulgaire. Parmi ces variantes, nous ne choisirons le texte le plus ancien qu'autant qu'il pourra facilement être saisi par cet auditoire. Il y a d'ailleurs un charme de naturel qui s'est conservé dans la diversité de ses versions, et qui est le cachet primitif de l'ouvrage. C'est par là qu'on peut expliquer le caractère prématuré de quelques expressions de Joinville, qui semblent encore toutes fraîches et toutes nouvelles : tant elles étaient heureuses et impossibles à remplacer ! Cette remarque s'appliquerait à d'autres ouvrages où la supériorité de l'écrivain lui a fait, pour ainsi dire, anticiper d'un demi-siècle le progrès naturel de la langue, en lui donnant tout d'abord les expressions qui ne passent pas, celles qui sont à la fois les plus expressives et les plus courtes. Il en est ainsi de Joinville ; la vive imagination et en même temps l'imagination ignorante de cet ingénieux chevalier lui a donné des paroles qui ne peuvent s'oublier. Tout est nouveau, tout est extraordinaire pour lui : le Caire, c'est Babylone ; le Nil, c'est un fleuve qui prend sa source dans le paradis. Il a de ces notions particulières sur beaucoup de choses ; mais, quant aux faits véritables, on ne saurait trouver plus naïf témoin. On

dirait que les objets sont nés dans le monde le jour où il les a vus ; il les décrit avec une merveilleuse précision de langage, sans rien altérer. Il les décrit comme Hérodote, mieux que lui peut-être ; car Hérodote était déjà savant ; Joinville, Dieu merci, ne l'est pas du tout.

Comme c'est la première fois que nous trouvons un type de génie dans cette époque lointaine, arrêtons-nous un peu. Joinville part-il pour la croisade, ses émotions pieuses ne sont pas très-fortes : il ne les a pas chargées. Mais il faut passer devant son château ; et là, comme il a le cœur tout ému, il le dit :

« Ainsi que j'allois de Bleicourt à Saint-Urban, qu'il me falloît passer auprès du chastel de Joinville, je n'osai oncques tourner la face devers Joinville, de peur d'avoir trop grand regret, et que le cœur ne me faillit de ce que je laissois mes deux enfants et mon beau chastel de Joinville, que j'avois fort au cœur. »

Puis quand il monte sur un vaisseau, il faut voir son admiration du vaisseau et de la mer, et de quelle façon le merveilleux de la croisade commence pour lui, au moment de quitter le port :

(1) La proue.

« Nous entrâmes au mois d'aoust, celui an, en la nef à la roche de Masseille, et fut ouverte la porte de la nef pour faire entrer nos chevaulx, ceulx que devons mener outre mer. Et quant tous furent entrez, la porte fut reclouse et estouppée, ainsi comme l'on voudroit faire un tonnel de vin : pour ce quant la nef est en grant mer, toute la porte est en eauë. Et tantost le maistre de la nau s'escria à ses gens, qui estoient au bec (1) de la nef : « Est votre besogne preste ? Sommes-nous à point ? » Et ilz dirent que oy vraiment. Et quand les prebstres et clerks furent entrez, il les fist tous monter au chasteau de la nef, et leur fist chanter au nom de Dieu, que nous vouldis bien tous conduire. Et tous à haulte voix commencèrent à chanter ce bel hymne : *Veni, creator Spiritus*, tout de bout en bout. Et en chantant, les mariniers firent voile de par Dieu. Et incontinent le vent s'entonne en la voile, et tantost nous fist perdre la terre de veuë, si que nous ne vismes plus que ciel et mer ; et chascun jour nous esloignâmes du lieu dont nous estions partiz. Et par ce veulx-je bien dire, que icelui est bien fol, qui sceut avoir aucune chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se boute en tel dangier. Car si on s'endort au soir, l'on ne sceit si on ne se trouvera au matin au sous de la mer. »

On ne commente pas cet admirable naturel.

VILLEMALIN, *Cours de littérature française.*

Un Usage Inopportun

C'est celui, selon nous, d'ajouter à la fête toute religieuse d'une première communion, un appareil mondain et profane.

Comment se résigne-t-on à mêler des préoccupations futiles aux aspirations mystiques d'une jeune âme toute ravie dans les délices de ses premières communications avec le ciel ?

En permettant à une idée de vanité ou à une satisfaction d'un ordre matériel de se glisser parmi les joies spirituelles de la première communion, on gâte absolument le saint enthousiasme, qui devient souvent une extase et qui fait de ce jour unique le plus beau de la vie.

En manque-t-il des occasions d'étaler des toilettes rares ou de recevoir des présents pour qu'on rabaisse le *grand jour*—celui dont le souvenir surnageait dans la mémoire de Napoléon au-dessus

de ses plus éclatants triomphes—au rang d'un banal anniversaire.

Il semble que pour prévenir toute distraction dans l'esprit de l'enfance naïve et légère, on devrait avertir les communians qu'ils auront la toilette la plus simple, et que la fête à laquelle ils se préparent étant celle des dons surnaturels et de la visite de Dieu, il ne leur sera pas permis de recevoir de cadeaux profanes.

Ce n'est pas le chapelet de nacre qu'offre une mère à son séraphin qui le détournera des pieuses pensées qui alors sont seules permises. Les souvenirs que les parents et les amis ont pris l'habitude aujourd'hui d'envoyer en si grand nombre risquent au contraire de compromettre irrémédiablement l'effet bienfaisant que les grâces d'un jour exceptionnel exercent sur toute la vie.

Rien n'est plus déplacé que l'étalage des bibelots mal appropriés à la sainteté de la circonstance, que reçoivent nos enfants, et que le papotage des convoitises enfantines autour de l'exposition dont l'angélique communiant fait les honneurs avec l'air triomphant d'une fiancée.

On les expose ainsi à bien des tentations d'amour-propre, d'envie, d'égoïsme, nos petits anges; et, encore une fois, on leur gâte une joie céleste qu'ils ne retrouveront plus.

Je voudrais que la mère respectât le bonheur de son enfant, et qu'elle écartât tout ce qui peut empêcher l'âme blanche de s'élever d'un vol libre et comme une divine colombe vers le ciel.

Si l'on s'obstine malgré ses prières à accabler ses communicants de cadeaux, que sa main discrète éloigne, au moins pour un temps, ces sujets de dissipation; qu'elle garantisse ainsi la joie pure et la paix ineffable de la petite âme visitée par Dieu.

Qu'on me pardonne cette franche expression d'un sentiment qui demande depuis longtemps à se faire jour. Je souhaite qu'on le comprenne, et qu'on ne prive pas nos chers enfants du privilège d'être des anges une fois dans leur vie et durant tout un jour.

Marie Vieuxtemps.

L'Amiral Vignes

Un aimable correspondant de France nous adresse quelques notes sur la brillante carrière de l'Amiral Vignes, récemment décédé. Les souvenirs laissés par le séjour de la "Minerve" dans notre population de Québec et de Montréal, l'hospitalité si large et si gracieuse pratiquée par le galant chef de l'Etat major à bord de la blanche frégate il y a huit ans, donnent à cette biographie un intérêt spécial.

Nos lecteurs sauront gré comme nous, à l'ami qui nous donne un résumé de la vie d'un vaillant soldat de la France.

Le Vice-Amiral Louis Vignes était né à Bordeaux le 8 juin 1831.

Entré à l'école navale à l'âge de 19 ans, il en sortait en 1848, et était promu enseigne de vaisseau le 2 décembre 1852, et lieutenant de vaisseau en 1860.

En 1863, le Ministre de la Marine attacha le jeune lieutenant de vaisseau Vignes à la mission organisée par le duc de Luynes pour explorer la Palestine et le nord-est de l'Arabie. Louis Vignes fut un des plus zélés collaborateurs de cette exploration scientifique, détermina mathématiquement la dépression de la mer Morte, explora cette mer, le Jourdain, la Palestine, et rapporta de son voyage de nombreux documents des plus importants qui contribuèrent à le faire connaître du monde savant.

Capitaine de frégate en 1870, il participa à la défense de Paris, sous les ordres directs de l'amiral La Roncière le Noury, et se distingua particulièrement au Bourget.

Nommé capitaine de vaisseau en 1876, il fut successivement Chef d'Etat-major de l'Amiral Baron Duperré en Cochinchine, puis de l'Amiral Garnault dans l'escadre de la Méditerranée; il prit part en cette qualité à l'expédition de Tunisie.

Contre-Amiral en 1883, il commanda la division de l'Atlantique Nord, et vint, on se le rappelle, en 1886 et en 1887, visiter le Canada, sur la "Minerve," qui portait son pavillon; vice-amiral en 1890, chef d'état-major général de la Marine, il commanda en 1892 et en 1893 l'escadre de réserve et l'escadre active de la Méditerranée. Préfet maritime à Toulon, inspecteur général de la Marine, on peut dire que l'Amiral Vignes a occupé brillamment toutes les situations dévolues à un officier général de la Marine.

Charmant et très spirituel causeur, homme du monde accompli, ses qualités extérieures étaient doublées des qualités les plus sérieuses comme marin et comme chef. Comme commandant en chef des escadres de la Méditerranée il a fait preuve de connaissances très approfondies, et sut donner au personnel de cette force navale un entrain et une activité admirables.

L'Ameublement

La tradition, les usages classiques et les besoins du service désignent certains meubles comme absolument indispensables dans l'installation d'une salle à manger ; ces meubles sont le buffet et la table. D'autre part, chaque époque imprime son cachet spécial, et met en vogue certaines formes, certains bois.

L'ameublement de la salle à manger dépend beaucoup de sa dimension. Quand la pièce est très vaste, un seul buffet ne suffit pas. Il en faut deux, placés aux deux bouts. La servante ou étagère à découper est absolument nécessaire.

Les tables se font ovales ou carrées, et non plus rondes ; les tables ovales présentent l'avantage d'offrir, une fois étendues et agrandies par des rallonges, une plus grande largeur, qui permet de faire le service d'une façon plus élégante.

Les chaises de salle à manger ont, en général, le très grand défaut d'être parfaitement incommodes. Elles sont hautes, le siège est dur ; bref, on est parfois si mal assis pendant le dîner, même chez des gens cités pour leur richesse et leur élégance, que ces longs moments passés à table, et qui doivent être remplis par un plaisir tout matériel, deviennent des instants de supplice. D'où, appliquons-nous, surtout si nous voulons que nos convives soient parfaitement satisfaits de notre hospitalité, à leur offrir des sièges confortables.

Je préfère le drap pour tenture et comme étoffe recouvrant les chaises de salle à manger à toute autre. Je sais que le cuir gaufré, par exemple, est infiniment plus luxueux ; mais les sièges ainsi recouverts pèchent par ce point qui semble capital : le confortable.

Le rouge brun, le havane, le vert, sont en général les teintes adoptées, ou tout au moins une teinte sombre, car le mobilier d'une salle à manger doit être sérieux de ton et de style, en dépit de la mode. Les teintures sombres ont l'avantage de faire contraste avec les toilettes claires, éclairées d'ailleurs par le vif éclat des lumières qui doivent être en profusion.

Quand les sièges sont en cuir gaufré, les murs doivent être tendus de même, ou tout au moins en papier gaufré de même dessin que le cuir, ce qui se trouve très bien.

On tend aussi les salles à manger en toile peinte, représentant des chasses. Les rideaux sont assortis, mais ces toiles se fanent assez vite.

Rien n'est plus charmant que des panneaux tendus de drap grenat clair, par exemple, avec encadrements de baguettes en bois semblables aux meubles.

Les rideaux de drap sont généralement encadrés de bandes de drap de même couleur, mais de ton plus foncé, ou plus clair, ou même noir.

Les femmes adroites et laborieuses peuvent entreprendre d'encadrer leurs rideaux et portières de broderies faites en application de drap découpé et fixés par des points de soie dits points russes.

Les dossiers et les sièges des chaises reproduisent cet ornement en beaucoup plus petit ; le chiffre et la couronne, si on en a une, se trouvent au milieu de ces encadrements, faits de même en drap découpé et appliqué. Quelquefois, le chiffre existe seul dans ces encadrements.

Le tapis d'une salle à manger doit être sombre de teintes.

Dans une salle à manger un peu élégante, on voit généralement, dans chaque angle, des lampadaires ou socles, portant chacun une lampe avec globes, destinés à éclairer les endroits de la salle où se fait le service. Les plantes vertes sont aussi d'un charmant effet.

Il n'est nullement nécessaire d'ornér une salle à manger de tableaux ; certes, je suis loin de dédaigner ce genre d'ornement ; mais je ne puis comprendre que les peintures des maîtres, et je trouve que, si on ne peut se donner le luxe d'avoir des toiles véritablement belles, il vaut infiniment mieux s'en passer.

Les pendules de salle à manger sont généralement des pendules d'un genre spécial, des cartels Louis XIII à socle, ou des pendules boule à socle également. On fait aussi des cartels sculptés ou en bois, semblables aux meubles qui s'appliquent aux murs.

On pourrait me faire le reproche de ne donner de détails que sur un mobilier relativement luxueux. Je ferai cependant remarquer que je ne pose presque que des règles générales très faciles à modifier. On peut, en somme, prendre la plus grande

partie de ces renseignements et en modifier l'application suivant les ressources de son budget. Dans les ménages modestes, il n'est pas question, par exemple, de tendre les murs de drap ou de cuir de Cordoue. On est forcé le plus souvent d'accepter ce papier havane à dessins vert et or ou rouges que les propriétaires offrent à leurs locataires. Dans ce cas, on cherche à harmoniser les couleurs entre elles ; on emploie du reps au lieu de drap, ou bien encore cette grosse toile grise, qui, avec une bande de drap assortie de ton au papier, fait des tentures très artistiques.

Les deux buffets se fondent en un seul ; les sièges sont tout simples ; mais rien n'empêche que leur forme soit commode, qu'ils ne soient point trop hauts ni trop durs, que le dossier ne soit point ni trop étroit, ni trop penché. Tout cela est affaire de soin, de surveillance et de goût ; il n'est pas besoin d'être riche, je l'ai dit bien des fois, ni d'offrir aux yeux de ceux qui vous visitent des meubles de luxe, des tentures de prix pour qu'ils s'y trouvent bien, désirent y revenir.

Dans les nouvelles installations, les salles à manger, abandonnant le style des Flandres, prennent un aspect clair et pimpant. Les boiseries grises ou de teinte douce remplacent le vieux

chêne, le noyer, l'ébène ; les peintures aimables, les tapisseries chatoyantes succèdent aux décors majestueux jusqu'ici en cours. Les chaises cannées or du siècle dernier sont fort en faveur.

Pour rendre élégante et plus gaie une salle à manger de noyer ou de chêne on peut garnir le dessus du buffet et de la desserte. On emploie alors du drap de la même teinte que le chêne, de houx, de marronniers, on le double de satinette, et on l'entoure d'une petite frangette posée à plat. Ces dessus se font généralement juste de la dimension du dessus de meuble.

J'en ai vu de très jolis aussi, faits de la façon des chemins de toile, en toile granitée et brodée de soie ou de coton de couleur, et frangée sur les deux côtés de la longueur. Si c'est ce dernier genre qui est adopté, il est bon de couper votre toile juste de la largeur du dessus, mais plus longue, afin qu'elle retombe de quinze à vingt centimètres environ à chaque extrémité.

Quant à la décoration de la cheminée, au lieu d'un dessous tel qu'il s'en fait pour les salons et les chambres à coucher, je préfère une simple bande brodée rappelant le dessus du buffet et la desserte.

Jeanne d'Estève.

Medecine

TRAITEMENT SÉROTHÉRAPIQUE DU CANCER.

Le 29 avril dernier, MM. J. Héricourt et Ch. Richet avaient fait à l'Académie des Sciences une communication importante sur le traitement du cancer par leur méthode sérothérapique. On en était alors aux débuts de la méthode. Depuis, les observations se sont multipliées, et il est devenu possible de fixer la valeur du traitement. Beaucoup de chirurgiens à Paris, en province et à l'étranger, ont étudié les effets de la sérothérapie sur un assez grand nombre de malades. Les observations actuelles dépassent 50, et ont été recueillies par des praticiens très expérimentés ; par exemple, par MM. Reclus, Pinard, Terrier, Faure, Tuffier, Hallopeau, Lovin, Estor, Langlois, Boureau, Boinet, Ferré, Salvati, de Gaetano, etc., etc. Toutes sont concordantes. Et il est permis d'en déduire les résultats suivants :

Sous l'action de la sérothérapie, les *douleurs diminuent*. Les néoplasmes occasionnent des douleurs très vives avec exacerbations nocturnes. Après les injections, l'apaisement est presque immédiat, et il persiste même après l'interruption du traitement. Les *ulcérations s'améliorent*. Souvent la cicatrisation est complète. Les *tumeurs diminuent de volume*. Dans trois cas de carcinome du sein récidivé, la réduction est arrivée au tiers du volume primitif. *L'évolution de la maladie est retardée*. Les injections du serum retardent certainement l'évolution, et ce retard devient surtout appréciable dans la période qui suit la phase de réduction. *L'état général s'améliore*. L'amélioration se fait dans des proportions telles que des malades auxquels les médecins ne donnaient plus que quelques jours de vie ont pu survivre

plusieurs mois, et quelques-uns vivent encore. Ces phénomènes sont variables en intensité ; on peut dire qu'ils se réalisent pour les quatre-cinquièmes des cas. Malheureusement, cette *amélioration ne va pas jusqu'à la guérison*. Après deux mois d'accoutumance aux effets du sérum, l'état général et l'état local, au lieu de continuer à s'améliorer, restent stationnaires, pour revenir lentement au point de départ. De nouveaux foyers se produisent au voisinage des anciens.

Il faut donc bien conclure avec MM. Héricourt

et Richet que le traitement sérothérapique n'est pas encore apte à guérir radicalement les néoplasmes, mais que, du moins, il les améliore rapidement et à un degré tel qu'aucun traitement connu n'est capable, à beaucoup près, de produire des effets qui le rapprochent autant de la guérison complète. Peut-être même en combinant la méthode à l'opération par l'instrument tranchant arrivera-t-on à des résultats favorables? Il était bon, en tout cas, de mettre les choses au point.

Henri de Parville.

“ Nos Fautes ”

Par M. RAOUL RINFRET.

Hélas ! elles forment un assez fort volume, que monsieur Rinfret offre à notre négligence ou à notre ignorance comme un bouquet d'orties.

Il faut accepter ce bouquet en toute humilité, l'analyser avec soin, et faire notre profit de cette utile herborisation dans le champ de la grammaire.

“ Nos Fautes ” est certainement le livre le plus utile qu'ait produit la librairie canadienne depuis nombre d'années.

Il est le résultat des études de tous ceux qui ont écrit sur notre langue en ce pays. M. Rinfret a fait une intelligente compilation des recherches de MM. Oscar Dunn, Lusignan, Buies, Fréchette, etc., en y joignant le fruit de ses propres observations.

En ce moment d'heureuse réaction, où notre nationalité — se rendant compte de la négligence où elle s'est laissée entraîner — montre le désir de regagner le terrain perdu et de cultiver avec plus de soin le beau parler de France, cet ouvrage est le bienvenu.

Toutes nos hérésies grammaticales, nos anglicismes, nos défauts de prononciation mêmes, y sont méthodiquement classés par ordre alphabétique. C'est un miroir fidèle, mais précieux par le fait, où nous reconnaissons notre langage ordinaire avec tous les solécismes dont il fourmille.

Nous voudrions voir le recueil de “ Nos Fautes ” dans toutes les familles françaises qui se targuent de patriotisme. De fait je ne concevrais pas qu'on

connût l'existence d'un livre si important, et qu'on ne s'empressât pas de se le procurer pour en faire en famille le sujet d'une lecture quotidienne. Que de mauvaises habitudes on évitera ainsi aux enfants qu'on est chargé d'élever. Nous nous permettrons même de donner ici un conseil au gouvernement provincial (ce qui en ces temps d'honnêteté politique nous fera sûrement suspecter de “ boodlage ”) : Ce serait d'acheter le dictionnaire si riche de “ Nos Fautes ” pour le donner en prix dans nos maisons d'éducatons.

En attendant, nous en recommandons à nos jeunes lecteurs et lectrices la lecture salutaire et nous leur en soumettons un extrait :

Atteler.—Signifie : attacher un cheval à une voiture, et non mettre le harnais au cheval. Dites : *harnacher*. On attelle un cheval à une voiture, et non sur une voiture. On dit aussi : *atteler une voiture*.

Attendre.—Peut être suivi de *pour*, lorsque vient ensuite un infinitif : *Attendez pour lui donner des conseils*. Mais ATTENDRE POUR *quelqu'un, quelque chose*, est un anglicisme (*to wait for*). Dites : ATTENDRE *quelqu'un, quelque chose*. On dit : ATTENDRE APRÈS *quelqu'un, après quelque chose*, dans le sens d'avoir un besoin pressant, souhaiter avec impatience : ATTENDRE APRÈS le médecin, attendre APRÈS son salaire.

Attraper.—Ne dites pas : ATTRAPER un but, mais *Atteindre un but*. Cette faute se fait souvent en parlant du tir.

Aubelle.—N'est pas français. Dites *aubier* pour désigner la partie tendre et blanchâtre qui est sous l'écorce de l'arbre.

Aucun.—Dans les phrases suivantes, l'emploi d'*aucun* est un anglicisme : *En AUCUN temps (at any time)* (pour : *en quelque temps que ce soit, en n'importe quel temps, en tout temps, à toute heure*) ; *AUCUNE personne (any person)* (pour : *toute personne*).

La Morphine, de l'Opium....

ET DES  Boissons Alcooliques.

69 RUE OSBORNE

... TEL. 4544.



NOUS attirons spécialement l'attention des Dames sur cette grave question, qui a causé plus de malheurs chez les familles que toute autre maladie. Nous les mettons aussi en garde contre les charlatans, qui, sous forme de prétendues améliorations au traitement du DR. KEELEY, font toutes espèces d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

Le seul Institut au monde recommandé par la Profession Médicale.

Le seul traitement adopté par les différents gouvernements, après études sérieuses, dans ses Hôpitaux et Refuges pour ses soldats et marins.


Le seul traitement reconnu par lois spéciales dans les différents Etats des Etats-Unis, et administré aux frais du gouvernement aux malheureux alcooliques, qui n'ont pas les moyens de payer.

Le seul traitement adopté par règlements spéciaux, dans les villes de Boston, de Minneapolis et autres, pour la guérison, aux frais de ces villes, des pauvres condamnés par les Magistrats de Police, pour ivrognerie, à la prison.

Le seul traitement enfin qui soit parfait—sous tous les rapports.

Le seul traitement qui soit administré par des médecins qui reçoivent un cours spécial d'instructions du célèbre DR. LESLIE E. KEELEY.

Le traitement est identique dans tous les Instituts Keeley.

 Les cas particuliers sont traités à domicile.



Quelque chose a admirer....

C'EST UN JOLI SOULIER
UNE JOLIE PANTOUFE.

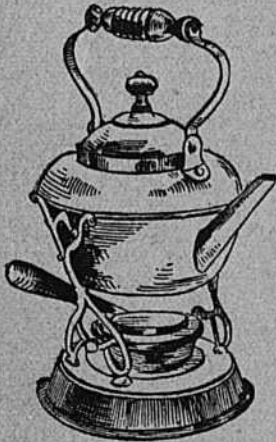


Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres,
et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par
nous. Nous garantissons que nos souliers sont les
meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

W. H. STEWART,

2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.

2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.



BOUILLOIRE

Pour thé de cinq heures.

TRES FASHIONABLE.

Cuivre d'un excellent fini.

Prix, \$2.90.



Verre en cristal de roche.

Gravé tel que le modèle ci-dessus.

\$1.20 la douzaine.



Jardinières Nouvelles

Aux prix de 90c., \$1.25 et \$1.50.



SUPPORTS

Pour couteaux, en verre coupé, 80c. la paire.

Services a The et a Diner

Spécialité de la maison

A.T. WILEY & CIE.,

1803 rue Notre-Dame et
2341 rue Ste-Catherine.

Auditer, Auditeur, Audition.—*Auditer* n'est pas français. Au lieu de : *AUDITER un compte*, dites : *vérifier, apurer, contrôler*.

Auditeur de comptes, audition de comptes, sont des expressions françaises, mais seulement en termes d'administration de l'Etat. Il faut dire : *Expert comptable*, au lieu de : *Auditeur de comptes* ; et : *vérification de comptes, d'écritures*, au lieu de : *Audition de comptes*.

Augurer.—Bescherelle dit : " Nous augurons, mais les choses n'augurent pas. Les choses présagent, et nous présageons." Dites : *Je n'augure rien de bon de cette affaire*, et non : *Cette affaire AUGURE mal*.

Aussi.—Ne dites pas : *Je n'ai pas AUSSI tort que vous le pensez, mais AUSSI GRAND tort*. Au lieu de : *aussi grand comme*, dites : *aussi grand que* : *Il n'est pas aussi grand que vous le dites*.

Aussi, autant doivent être suivis de *que* et non de *comme* : *AUSSI grand que vous, AUTANT que vous*. V. *Si*.

Autant, En autant que.—*En autant que*, très employé, n'est pas français. Dites : *pourvu que. Je le questionnerai, pourvu qu'il veuille répondre* ; et non : *Je le questionnerai EN AUTANT qu'il voudra répondre*.

Autant comme autant. Vieille expression dans le sens de *même quantité*. N'est pas français dans le sens de *souvent, plusieurs fois* : *Je te l'ai dit AUTANT COMME AUTANT* ; dites : *Je te l'ai dit souvent, ou plusieurs fois*. V. *Aussi*.

Autographe.—Dites *testament olographe* (du grec *olos*, entier ; *graphô*, j'écris) pour désigner le testament écrit en entier de la main du testateur, et non *autographe*.

Avalanche.—Vieille forme d'*avalanche* : masse de neige qui se détache des montagnes.

Avance, Rabat.—Se disent à tort pour *avant-toit, saillie au bord d'un toit*.

Avance (d'). Ne dites pas : *Cet ouvrier est d'AVANCE ; cet ouvrage n'est pas d'AVANCE*, mais : *cet ouvrier est vif ; cet ouvrage ne se fait pas vite, ne peut se faire vite*.

Avancé.—Est, en français, un terme de droit. C'est l'ordonnance du président qui a pour objet de faire passer un procès avant son tour de rôle. *Donner un AVANCÉ sur le rôle*. Ce mot est employé ici, à tort, dans le sens d'*assertion, d'allégation*. *Je nie vos allégations*, et non *vos avancés*.

Avancer.—On dit : *Faire AVANCER une voiture*, et non : *l'avancer*.

Avancer à quelqu'un ne peut s'employer absolument. Dites : *avancer des marchandises, etc., à quelqu'un*.

Avant.—Ne dites pas : *Cette montre est EN AVANT, prend de l'AVANT*, mais : *cette montre est en avance, elle avance*. *Avance*, substantif, désigne le côté vers lequel il faut pousser une aiguille spéciale (*le retard*), pour accélérer le mouvement de certaines horloges et des montres. V. *Arrière*.

Avant longtemps est un anglicisme (*before long*). Dites : *avant peu, sous peu*.

Avarie.—Dites : *Ma voiture a subi un accident ; et non une avarie*. *Avarie* ne se dit que pour les vaisseaux, les embarcations.

Avec.—Dites : *Quitte ENVERS quelqu'un*, et non *AVEC quelqu'un*.

Aveindre.—Mot français peu usité. Tirer un objet, une chose, du lieu où ils sont. Participe passé : *avient*, et non : *aveindu*. *Nous aveignons, ils aveignent*, et non *nous aveindons, ils aveindent*.

Avenir.—Verbe qui a vieilli. Il a le sens d'*advenir*, qui est plutôt employé. Ne sert qu'à la troisième personne. *Il AVIENT que ; quoi qu'il AVIENNE*. C'est une faute de lui donner le sens de *convenir*. On ne doit pas dire : *Cela vous AVIENT bien*, mais : *vous CONVIENT bien, vous SIED bien*.

Average, Averager.—*Average*, mot anglais, qu'on emploie à tort dans le sens de *moyenne* ; au lieu de : *L'AVERAGE de ses dépenses par jour*, dites : *la moyenne de ses dépenses par jour*.

De ce mot, on a fait le verbe *averager*. Ne dites pas : *Ces pieux AVÉAGENT dix pieds*, mais *ont une MOYENNE de dix pieds*.

Aviron.—Terme générique pour désigner *la rame*. Ce que nous appelons *aviron* est une *pagaie* : petite rame dont on se sert sans l'appuyer sur le bord du bateau.

Aviseur.—Corruption de l'anglais (*adviser*) ; n'est pas français. Dites : *conseiller*.

Avoir.—Plusieurs mettent un accent circonflexe sur *ait*, troisième personne du singulier du subjonctif ; c'est une faute.

Avoir, auxiliaire, exprime plutôt *l'action*, et *être*, *l'état* : *Il a passé par là hier soir*, et non *il est passé par là hier soir*. Ces fautes sont très communes.

Awning.—Toile qu'on tend sur l'avent d'une boutique, d'un magasin. Se traduit par *banne, auvent*, ou simplement *toile*.

Banne désigne aussi les toiles qui servent à couvrir les marchandises sur les voitures, ou celles qui sont exposées à l'air. On dit aussi *bâche, prélat*, dans ce dernier sens de *banne*.

Les Animaux Pendant le Siège

L'impassibilité légendaire de Gautier ne résista point aux émotions de l'Année Terrible, et les drames du Siège eurent vite raison de cette sensibilité récalcitrante... Mais Gautier n'était pas de ceux qui aiment qu'on les voie pleurer, les larmes étant une grimace... Il s'efforça donc de rester froid, de demeurer un tranquille faiseur de chroniques. Mais ces chroniques furent exquises d'émotion contenue et de grâce triste, et ses *Tableaux de siège*, où elles furent plus tard réunies, sont parmi les meilleurs que ce maître peintre ait composés.

Février 1871.

Une question que le rêveur peut se poser est celle-ci : Les animaux s'aperçoivent-ils des événements qui se passent autour d'eux, et cependant semblent en dehors de leur sphère instinctive ? Les partisans de Descartes répondraient tout de suite par la négation, les animaux n'étant pour eux que de pures machines, des espèces de tournebroches accomplissant d'une manière inconsciente une fonction déterminée. Ceux qui ont vécu dans l'intimité des bêtes, ces amis inférieurs, ces humbles frères de l'homme, qui les suivent et les regardent avec attention, seront d'un avis différent. Démocrite comprenait le langage des oiseaux ; Dupont de Nemours en a fait le dictionnaire. Sans aller jusque-là, il n'est pas impossible à un observateur de se rendre compte des impressions et des jugements des bêtes.

Il est douteux que les chiens, par exemple, aient su notre investissement par les Prussiens. Ils ne connaissent ni le roi Guillaume, ni M. de Bismarck, ni M. de Moltke, mais ils rendirent très bien compte, et cela depuis les premiers jours, de la situation anormale de Paris. Le mouvement inaccoutumé de la population, le changement presque général du costume civil en costume militaire, les exercices des mobiles et des gardes nationaux sur les places, les sonneries du clairon, les batteries du tambour les inquiétaient, les étonnaient et leur donnaient à réfléchir. Quelques-uns, réfugiés avec leurs maîtres, étaient visiblement dépaysés ; ils hésitaient dans le choix des rues, incertains d'allures, flairant à voie et consultant aux angles des carrefours quel-

que confrère du quartier. Les chiens suburbains n'avaient nullement la physionomie des chiens de ville ; ils étaient aisément discernables à leur air rustique et campagnard. Dès qu'une voiture faisait entendre son roulement, ils se rangeaient de loin avec des signes de frayeur, tandis que les parisiens daignaient à peine s'écarter un peu lorsque la roue allait leur passer dessus, en chiens à qui appartient le haut du pavé. Ils avaient l'embarras du provincial.

Tous les matins se formait devant notre porte un conciliabule présidé par un terrier bien râblé, les pattes un peu coudées en dehors, la lèvre inférieure avancée, la supérieure rebroussée, le poil fauve, zébré de brun et portant un collier de cuir noir papélonné d'écailles de cuivre. Les autres chiens, de race plus vague, qui l'entouraient, semblaient lui témoigner beaucoup de considération et l'écouter avec déférence.

L'écouter ! il parlait donc ? Assurément : non pas à la manière des hommes au *langage articulé*, belle expression homérique pour distinguer notre espèce des bêtes, mais par de petits abois, des grommellements variés, des brochements de babin, des manèges de queue et des jeux de physionomie expressifs. Ce groupe de causeurs quadrupèdes s'entretenait, à coup sûr, de la situation. De temps à autre, un nouveau venu semblait apporter une nouvelle : on la commentait ; puis le cercle se brisait, et chacun allait à ses affaires.

Cela se passait au commencement du siège. Le pain ne manquait pas. Le stock de bœuf, comme on dit maintenant, était encore considérable, et la cherté des fourrages rendait abondante la viande des chevaux sacrifiés ; car le public ne mordait que faiblement à l'hippophagie. Les animaux ne souffrirent pas d'abord ; le menu des pâtées resta à peu près le même, mais, bientôt, les choses changèrent : la résistance se prolongeait, et la ration des bêtes diminuait comme celle des hommes. Les pauvres créatures n'y comprenaient rien, et vous regardaient de leurs yeux étonnés quand on plaçait devant eux leur maigre pitance. Ils avaient l'air de demander : " De quoi sommes-nous coupables, et pourquoi nous punit-on de la faute que nous n'avons pas commise ? " Plusieurs chiens furent

abandonnés ou perdus par leurs maîtres, qui n'avaient pas le courage de les tuer, car "ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est le chien," comme dit le troupiér de Charlet, et il faut une nécessité bien dure pour se défaire de cet ami à quatre pattes ; plus d'un pauvre diable a partagé avec lui sa dernière croûte, et, dans un club, quand on fit la motion de sacrifier impitoyablement toutes ces *gueules inutiles*, il y eut une révolte générale des cœurs sensibles. Quelques bonnes âmes réclamèrent aussi pour les chats, qui ont bien leur mérite, malgré les calomnies que des malveillants font courir sur leur compte.

En rentrant le soir, nous rencontrions souvent des chiens vagabonds, qui erraient comme des ombres le long des murailles obscures, d'un pas nonchalant, comme font les chiens lorsqu'ils ne vont nulle part. Quand nous passions sous la leur tremblotante d'une lanterne au pétrole, nous trouvant sans doute l'air suffisamment débonnaire, ils se mettaient à nous suivre à une distance respectueuse, suffisante pour se mettre à l'abri d'un coup de pied ou de canne, si par hasard le promeneur était un mortel de trop farouche approche ; mais les chiens s'y trompent peu, étant, de nature, meilleurs physionomistes que Lavater.

Rien de plus touchant qu'une de ces pauvres bêtes perdues, harassées de recherches vaines dans le dédale d'une ville inconnue, qui tâchent de se rattacher à un maître et de se créer un patron nouveau. Elles vous accompagnent pendant les plus longues courses, jappant à vos côtés d'un ton de voix plaintif, vous regardant d'un air tendre, et, parfois, vous poussant la paume de la main de leur nez humide.

C'est une obséquiosité caressante, mais non importune, une fidélité à suivre, montrant le bon chien qu'une fatalité a séparé de son maître, malgré son dévouement, et qui vous servira bien si vous l'accueillez. Il en venait jusqu'à notre seuil, et c'était, nous l'avouons, un vrai crève-cœur pour nous d'être obligé de leur fermer la porte sur le nez et de tromper ainsi leur espérance. Nous pensons là-dessus comme Crébillon le tragique, qui prenait les chiens errants sous son manteau, les portait au logis, les hébergeait, essayait de leur apprendre un métier, comme de tourner la broche, de danser, de sauter pour le roi ou la reine, de donner la

patte, et autres industries canines, puis les reportait en soupirant à l'endroit où ils les avait trouvés, s'ils étaient incapables, rebelles ou paresseux. Mais nous possédions déjà notre ménagerie intime, bien difficile à nourrir.

Bientôt les bêtes s'aperçurent que les hommes les regardaient d'une manière étrange, et que leur main, sous prétexte de les caresser, les palpait, comme des doigts de boucher, pour s'assurer de leur plus ou moins d'embonpoint. Elles étaient devenues une proie, un gibier ardemment poursuivi. Les chats, plus spirituels et plus défiants que les chiens, comprirent les premiers, et mirent la plus grande prudence dans leurs relations. Ce ne fut qu'avec des amis bien sûrs de la race féline qu'ils se hasardèrent à filer leur rouet et à prendre leur place habituelle sur les genoux ; mais, au moindre geste un peu vif, ils se réfugiaient sur les toits et dans les caves les plus inaccessibles. Les caniches, s'étant à la fin douté de la chose, s'enfuirent quand on les appelait comme le chien de Jean de Nivelle, ce qui n'empêchait pas le nœud coulant, le sac et l'assommoir de faire de nombreuses victimes. Des boucheries canines et félines, où se débitaient aussi des rats, arborèrent hardiment leur enseigne, ne trompant pas sur la qualité de la marchandise ; les clients y affluaient.

La petite réunion matinale qui avait lieu devant notre porte diminua de jour en jour, et il ne resta bientôt plus que le terrier rêvant, sur le seuil de la boutique de son maître, à la disparition mystérieuse de ses amis. Il se tenait, d'ailleurs, sur ses gardes, flairant le péril et montrant les crocs à la moindre approche suspecte. Quand il voyait passer quelque rôdeur de mauvaise mine, porteur d'un sac, il se réfugiait sous le comptoir avec des grognements sourds.

Au commencement du siège, les postes des remparts avaient une nombreuse clientèle de chiens qui s'y étaient installés à demeure ; ils saluaient de battements de queue la garde descendante, et accueillaient de joyeux abois la garde montante. Ils partageaient l'ordinaire du soldat, moblot ou sédentaire, mais ils ne prenaient que de la viande offerte, et dédaignaient le pain d'une narine superbe. La faim ne tarda pas à les rendre moins difficiles ; mais, au bout de quelque temps, de convives, ils s'élevèrent à l'état d'objet de consom-

mation. Ils allongèrent la ratton un peu courte, ou furent vendus à des restaurateurs de troisième ordre. Les postes se dégarnirent peu à peu de leurs hôtes.

Un seul chien demeura fidèle au secteur. On le voyait se promener le long du rempart, comme accomplissant une ronde, efflanqué, disséqué par la maigreur, l'épine dorsale en chapelet, le nœud de l'échine proéminent, les apophyses des jointures perçant presque la peau, les côtes faisant cercle, le poil bourru et rêche comme du gazon sec. Il allait ainsi, plus misanthrope que Timon d'Athènes, évitant l'homme, et surtout le militaire, avec le même soin qu'il le recherchait autrefois ; lui, pauvre quadrupède, simple de cœur, il trouvait indécate, à l'endroit de son espèce, la conduite du *bimane*, genre *primate*, qu'il avait trop longtemps estimé, et lui en gardait rancune. C'était l'ombre d'un chien qui revenait : deux profils collés l'un sur l'autre, une découpe n'offrant aucune espèce d'épaisseur. La pauvre bête avait choisi pour lieu de ses promenades solitaires l'endroit où furent pétries dans la neige la statue de la Renaissance de Falguière et la tête colossale de la République, de M. Moulin. Un artiste qui avait monté de nombreuses gardes à ce bastion avait remarqué le lamentable animal, et, s'étant intéressé à lui, essayait de l'amadouer par toutes sortes d'avances. Il l'appelait d'une voix caressante, et, s'asseyant sur une pierre pour ne pas l'effrayer par un air de poursuite en marchant vers lui, il lui montrait de loin un appétissant morceau de pain. Sollicitée par l'appât, la bête s'arrêtait, mais ne faisait pas mine d'avancer, malgré la faim qui lui tordait les entrailles. Notre ami posa le morceau sur un pavé, et s'éloigna discrètement. Alors la bête happa le pain, après avoir franchi l'espace d'un bond prodigieux, et se sauva à une grande distance, avec une vitesse de lévrier, pour aller dévorer sa proie en lieu de sûreté.

Après le tour des chiens et des chats vint celui des oiseaux. L'ornithologie de Paris n'est pas bien riche. On n'y voit guère que des moineaux, et, dans les vieux jardins des quartiers tranquilles, quelques merles et quelques rossignols. Les pierrots — c'est ainsi qu'on les nomme vulgairement — gamins ailés, vrais gavroches de gouttières, sont aimés des Parisiens, et jouissent, par la ville, d'im-

munités pareilles aux privilèges des pigeons de Saint-Marc : si on ne leur distribue pas de la graine à certaines heures, s'ils n'ont pas de rentes comme les oiseaux de Venise, on les laisse picorer effrontément partout, et les *charmeurs* leur jettent de la mie de pain aux Tuileries ; ils vont, ils viennent, voletant, piaillant, ne partant que lorsqu'on va mettre le pied dessus ; leur caquet met de la gaieté dans l'air. Leur innocente vie a jusqu'à présent été respectée de tous. Ils n'ont pas, d'ailleurs, grand'chair sous leur plume, ces insouciantes petits bohèmes consumés d'ardeur et d'esprit. Mais la faim les a fait accepter comme alouette ou comme ortolans.

On a commencé à en faire la chasse, et, pendant quelque temps, habitués qu'ils étaient à la fusillade et au canon, ils se refusaient à croire que cette mousqueterie fût dirigée contre eux, ne se trouvant pas dignes d'une dépense de poudre. On les tira à la sarbacane, on leur tendit des gluaux et des pièges. Il fallut bien se rendre à l'évidence, et reconnaître que l'ancien pacte d'amitié était rompu et que les pierrots passaient dans Paris à l'état de gibier. Au parfait abandon succéda la défiance extrême. L'animal, trompé, en garde longtemps rancune. Le pierrot si familier devint farouche et hagard. Tout homme, même inoffensif, lui fit désormais l'effet d'un chasseur, et la petite clientèle qui venait, par les temps de neige, prendre sans crainte sur notre fenêtre quelques miettes de notre maigre pitance, ne reparut plus, et pourtant nous avons, pour la vie des animaux, le respect d'un brame. Traquée, fusillée, décimée, la gent tout entière se décida à l'émigration, et, quoiqu'il soit douloureux d'abandonner le vieux mur tapissé de lierre où l'on fait son nid au printemps, la corniche du palais sur laquelle on lisse sa plume au soleil, la mansarde qui encadre la jeune ouvrière penchée sur son travail, on alla chercher la sécurité au loin.

On ne voit plus aujourd'hui un seul moineau à Paris. Tous n'ont pas été tués, espérons-le. En quelques coups d'aile on monte au-dessus de la portée du plomb. L'oiseau ne subit pas cette fatalité de la pesanteur, et il peut toujours fuir la terre dans le ciel. — Heureux privilège !

Théophile Gautier.

Cuisine.

OMELETTE SOUFFLÉE.—6 beaux blancs d'œufs ou 8 petits, 3 jaunes, 130 grammes de sucre semoule, quelques gouttes de rhum ou de kirsch, un gramme de vanille en poudre. Un plat ovale de 40 centimètres (en métal).

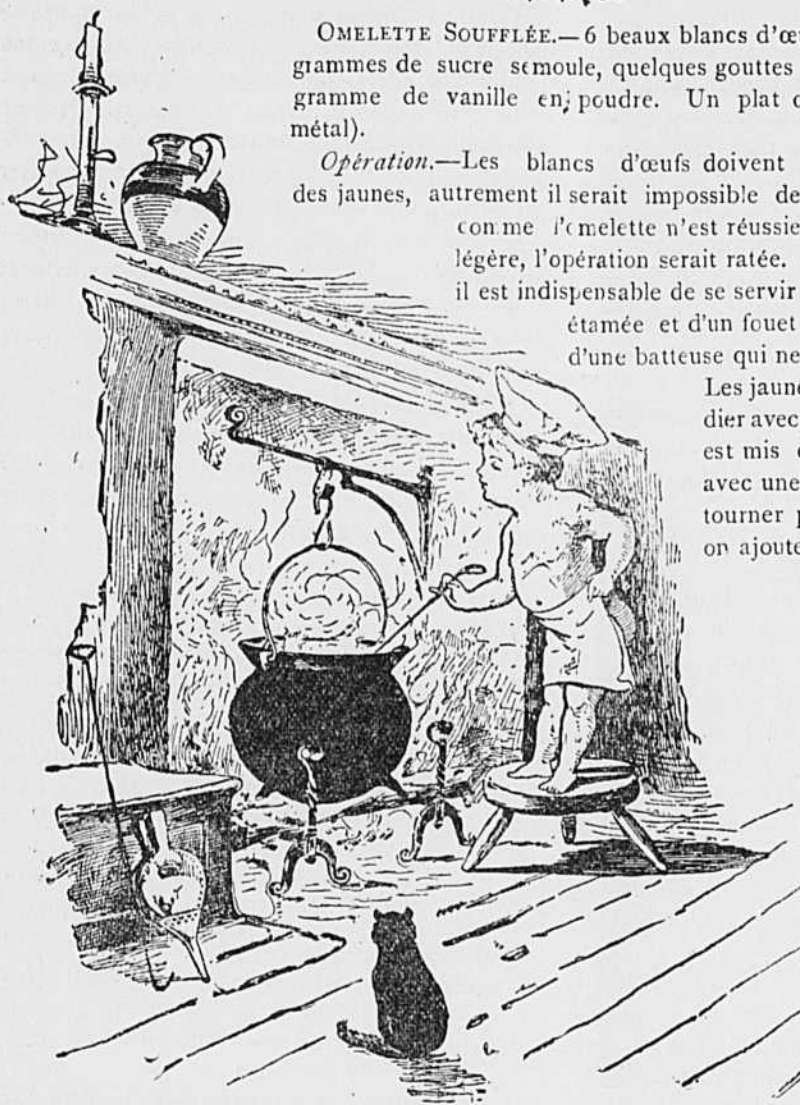
Opération.—Les blancs d'œufs doivent être soigneusement séparés des jaunes, autrement il serait impossible de les monter très fermes, et comme l'omelette n'est réussie qu'à la condition d'être très légère, l'opération serait ratée. Pour bien monter les blancs, il est indispensable de se servir d'une bassine en cuivre non étamée et d'un fouet en fil de fer étamé, et non d'une batteuse qui ne durcit pas assez les blancs.

Les jaunes sont mis dans un petit saladier avec 120 grammes de sucre, le reste est mis de côté. Il faut les battre avec une cuiller de bois, c'est à dire tourner pendant 10 bonnes minutes, on ajoute seulement alors la poudre de

vanille et les quelques gouttes de rhum, et on remue encore quelques instants; la pâte doit avoir blanchi et être très légère. On passe un soupçon de beurre au fond du plat, on le saupoudre très légèrement de sucre; on monte les blancs, et dès qu'ils commencent à être un peu fermes, on ajoute le sucre mis de côté et on continue à monter. Les blancs doivent tenir debout en soulevant le fouet et former des pointes très aiguës. On

prend une cuillerée de ces blancs que l'on mélange avec les jaunes dans le bol, puis on verse cet appareil dans les blancs en ratissant bien l'intérieur du bol avec une carte afin de ne rien perdre. On mélange avec la cuiller très légèrement, en tournant et en coupant la pâte, mais pas trop, afin de ne pas la faire retomber. On verse le tout dans le plat ovale; avec une carte on relève en lissant les bords; à l'aide d'un couteau de cuisine que l'on enfonce de la pointe et par petites secousses, on fait une fente au milieu et presque jusqu'au fond du plat, en ayant soin de ne pas séparer l'omelette aux deux bouts; cette fente ou puits intérieur a pour effet de permettre la cuisson rapide et uniforme de l'omelette. Le four doit être très peu chaud, 12 minutes suffisent pour la cuire, elle doit être mise au feu en sorte qu'elle soit portée de suite sur table et mangée.

BAVAROIS AU CHOCOLAT.—Battre 5 jaunes d'œuf avec 200 grammes de sucre en poudre, y ajouter un demi-litre de bon lait bouillant, 3 feuilles de gélatine, et 100 grammes de cacao en feuilles; faire sourire et non bouillir, retirer du feu, passer au tamis, refroidir en remuant, ajouter un quart de litre de crème douce montée, verser dans un moule à savarin, raffermir sur glace deux heures, renverser sur serviette.



ICI ET LA

VIN TONIQUE ET APÉRITIF.

∞ Voici la formule d'un vin tonique et apéritif qui ne constipe pas comme ses congénères ; c'est le vin de rhubarbe qui, au contraire, entretient le corps libre, cette condition essentielle d'une bonne santé.

On prend :

Vin d'Espagne ou de Grenade.	1,000 gr.
Racine de rhubarbe . . .	50 gr.
Petit cardamome	5 gr.
Ecorce d'orange	15 gr.

Faites macérer pendant plusieurs jours, puis passez, en bien exprimant.

La dose est de un verre à Bordeaux avant chaque repas.

LES FILLES DES LÉGIONNAIRES EN FRANCE

∞ Aux termes du décret du 20 juin 1890, "les trois maisons de la Légion d'honneur de Saint-Denis, d'Ecouen et des Loges sont instituées pour faire gratuitement l'éducation de huit cents filles légitimes de légionnaires sans fortune, une seule pouvant être admise par famille, excepté dans le cas d'orpheline de père et de mère." L'article 9

u décret définit de la façon suivante l'objet de l'éducation : "L'éducation des maisons de la Légion d'honneur a pour but d'inspirer aux élèves l'amour de la patrie et les vertus de famille. Les élèves y reçoivent une instruction et y acquièrent des talents qui peuvent, au besoin, leur créer des moyens d'existence pour l'avenir." Toute idée d'éducation "aristocratique" est soigneusement bannie de ces maisons, et l'article 14 du décret indique bien l'esprit qui y règne : "Les élèves, dit-il, font leurs robes, entretiennent leur linge et celui de la maison. On leur enseigne tout ce qui peut être utile à une mère de famille, comme la préparation des aliments et les travaux de buanderie."

Les partisans de la fermeture des maisons d'éducation de la Légion d'honneur semblent trop souvent méconnaître dans quels sentiments de démocratie réelle, de modestie et de haut patriotisme sont élevées les filles de légionnaires. La commission du budget y a, au contraire, songé, et l'on est convaincu que la Chambre se plaira à ratifier les résolutions de sa commission.

∞ Le nouveau prix fondé à l'Académie française par M^{me} Capron née Bujac va être inscrit à son programme. C'est un capital de 20,000 francs en rente 3 o/o, dont le revenu triennal sera décerné au meilleur poème écrit sur un sujet moral ou religieux ou à une pièce de théâtre pouvant servir à l'amélioration morale de la jeunesse.

L'Académie française a décerné une mention honorable à M^{me} la comtesse de Clermont Tonnerre, pour sa traduction de deux ouvrages de Francis Porkmann : *Les Pionniers français dans l'Amérique du Nord* et *Les Sémites dans l'Amérique du Nord*.

∞ C'est M^{me} Demont-Breton, l'intelligente présidente de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs, qui aura, cette année, les honneurs de la rose à la fête des *Rosati*.

∞ Par décret en date du 24 mai 1896, a été nommée au grade de chevalier de la Légion d'honneur M^{me} de Graveron (Louise), veuve de Courteilles, en religion Sœur Marie Chantal, supérieure des Sœurs de l'hospice général à Tours (hospice mixte) depuis le 8 juin 1868. A rendu de grands services en 1870-71, en organisant les ambulances de la région et en soignant les blessés avec autant d'intelligence que de dévouement. Services particulièrement dévoués à l'armée depuis vingt-huit ans.

∞ Dans la liste des médailles de sauvetage publiée dans le *Journal Officiel*, nous relevons le nom de M^{me} Voisin née Forgeot, femme du général Voisin, ex-gouverneur militaire de Lyon et commandant le 14^e corps d'armée ; une médaille d'argent lui a été décernée pour avoir porté secours avec un courage exceptionnel à une femme dont les vêtements étaient enflammés.

∞ Le groupe *l'Emancipation féminine* vient d'adresser aux députés une pétition, ayant pour but de revendiquer le suffrage réellement "universel," c'est-à-dire étendu aux femmes, "responsables et contribuables comme les hommes," disent les pétitionnaires.

∞ Le monde médical compte une nouvelle doctoresse. M^{lle} Guillarmou a remporté tous les suffrages dans ses travaux d'un genre tout nouveau et d'un puissant intérêt scientifique. Sa thèse sur *l'Influence de certains mouvements musculaires dans les méno et métrorrhagies chroniques*, est une suite d'expériences gynécologiques qui feront rêver les chirurgiens.

La Mode

Je citerai deux ravissants modèles inédits. Le premier est en mousseline de laine ou foulard Pompadour, fond gris à fleurettes roses et feuillage vert tendre.

Corsage recouvert de guipure d'Irlande crème, traversé par une légère draperie formant bretelles devant et derrière. Ceinture suisse en soie vert d'eau, avec pans et coques entourés d'un volant de mousseline de soie. (La ceinture peut être rose ou blanche, à volonté.)

L'autre toilette, un peu plus simple, est en grenadine, étamine ou lainage de fantaisie. Corsage froncé devant et plat derrière, rentré sous une ceinture de ruban avec chou ou nœud derrière. Un bouillonné de crêpe entoure le col et les manches; le plastron est en tulle brodé multicolore avec paillettes et perles. Jupes à gros godets derrière.

Une très jolie toilette de château est en foulard Pompadour fond blanc; un haut volant, avec tête bouillonnée, prend à hauteur du genou et s'élève graduellement des côtés pour former derrière un très haut volant arrivant à 0^m, 15 de la taille. Corsage froncé, pris dans une ceinture en cuir blanc à boucle d'or et turquoise persane; manches ridées formant de petits plis cousus à l'épaule. Le haut du corsage en dentelle appliquée sur crêpe rose et décolleté; le foulard découpé sous l'empiecement de broderie.

Les robes de linon se coulisent plusieurs fois à la taille, nous l'avons déjà dit; ces fronces fine-

ment faites sont très seyantes et très adoptées. Une charmante robe de jeune fille était en mousseline fond blanc à rayures bleu clair et fleurettes roses posées sur un transparent de soie rose. Les jeunes filles utilisent ainsi leurs robes de bal un peu fanées, en faisant des transparents à leurs toilettes de linon de mousseline ou d'étamine.

Les figaros de dentelle deviennent de plus en plus en vogue, ainsi que les empiecements de mousseline brodée ou incrustée de dentelle.

PEIGNOIRE D'ÉTÉ.

On fait d'adorables tuniques grecques avec des châles en crêpe de Chine; on les drape à la *Manola* sur l'épaule. Des manches et une blouse de batiste achèvent ce vêtement original. On fait encore une blouse coulissée au cou, en surah ou en mousseline doublée de surah, avec grandes manches "à l'ange" retenues seulement par de petits nœuds de ruban et découvrant les bras. D'autres encore, du plus pur style Watteau, avec gros pli dans le dos, se font en surah Pompadour, en mousseline à pois doublée de soie. La grande vogue est aux bordures en mousseline de soie finement coulissées; cela ressemble à de la plume, c'est extrêmement joli: on en met autour des ruchés de cou, le bord des manches, des robes ou l'intérieur des grands cols et des collets. On en met encore dans les ombrelles de soie, au bord intérieur, ce qui fait délicieusement.

La Correspondance

LA BARONNE DE SEILLAC AU GENERAL DE MORDUC.

Château de Seillac, le 15 février 18 .

Mon cher général,

Robert, qui est venu passer quelques jours avec moi pour m'ouvrir son cœur, me dit qu'il vous a confié le sentiment très vif et très sincère que lui a inspiré une jeune fille qu'il a rencontrée dans le monde cet hiver, Mademoiselle Laurence de Brives.

Il désire l'épouser, et me prie de la demander en mariage. Je connais assez le caractère de mon fils pour être certaine qu'il a fait un bon choix,

aussi bien en ce qui concerne la jeune fille que sa famille.

Néanmoins, mon cher général, je vous serais reconnaissante de prendre quelques informations sur les de Brives. Si ces renseignements sont bons, comme je le crois déjà, voudrez-vous bien vous charger de porter en personne la demande en mariage que j'adresserai à M. de Brives?

Je sais que vous ne refusez rien à Robert, que rien ne vous coûte quand il s'agit du fils de celui qui fut votre frère d'élection.

Si les choses s'arrangent comme mon Robert le souhaite, comme je le désire pour lui, j'irai à Paris

pour la première fois depuis que votre ami m'a quittée. Je romprai, pour un jour, ce deuil et cette clôture dont la sévérité a ses âpres joies pour un cœur toujours endolori.

Je serai bien heureuse de vous serrer la main, ce qui n'empêchera pas votre visite annuelle à Seillac, où le printemps commence à naître déjà.

Je ne vous écris pas longuement, étant un peu troublée par toutes ces pensées sur l'avenir de Robert.

Au revoir, mon cher général, merci par avance, et croyez toujours à la vive et sincère affection

De votre amie,

BORDES-SEILLAC.

LE GÉNÉRAL DE MORDUC À LA BARONNE DE
SEILLAC.

22 février 18 .

Chère Madame et amie,

La famille de Brives est des plus honorablement connues. Le père est un magistrat très distingué et très considéré ; la mère est entourée de l'estime de tous. La fille est exquise, élevée dans d'excellents principes : elle a reçu une éducation saine et forte, dégagée de tout ce que celle du passé pouvait avoir de defectueux, et de tout ce que celle du présent peut avoir de dangereux. Cette jeune fille, très simple, sera une femme délicieuse et remarquable.

Il y a un fils, comme Robert a dû vous le dire. On le juge très bien dans le monde ; il commence sa carrière de diplomate.

La fortune est convenable, la famille vivant très honorablement, mais sans ces exagérations de luxe et d'élégance qui conduisent vite à l'ébrèchement des patrimoines.

J'irai porter votre demande à M. de Brives aussitôt que vous le voudrez. Robert est bien impatient.

Vous avez bien raison de compter sur moi en toutes circonstances, chère Madame et amie, car nul ne vous est dévoué avec une affection et un respect plus absolus.

Votre ami,

MORDUC.

LA BARONNE DE SEILLAC À M. DE BRIVES.

Château de Seillac, par Périgueux.

1^{er} mars 18 .

Monsieur,

Ma santé me retient au logis pour l'instant, je ne puis donc que vous écrire. Mais je charge le général de Morduc, qui fut le meilleur ami, le frère d'armes de mon mari, de vous porter en personne cette lettre, par laquelle je suis heureuse de vous demander Mademoiselle votre fille en mariage pour mon fils, le baron Jean-Robert Mordat de Seillac, capitaine au 40^e bataillon de chasseurs à pied.

Il n'appartient ni au général de Morduc, notre ambassadeur, ni à moi, Monsieur, de vous vanter les qualités de mon fils, mais son supérieur immédiat, le commandant Paisant, pourra vous renseigner exactement sur le caractère et l'avenir promis à celui qui prétend à l'honneur de votre alliance.

Tout ce qu'il m'est permis, à moi, de dire, c'est que mon fils est profondément épris de Mademoiselle votre fille, non seulement parce qu'elle est charmante, mais aussi parce qu'elle lui paraît douée des qualités qui assurent le bonheur d'un honnête homme.

Il est un point, toutefois, sur lequel je vous dois des éclaircissements complets : notre fortune est médiocre. Elle se compose d'un vieux château bâti au commencement du dix-septième siècle, et de propriétés terriennes dont la bonne exploitation nous rapporte vingt mille livres de rente. Mon fils, qui n'a voulu ni se faire rendre ni examiner ses comptes de tutelle, ne consentira pas à prélever plus du tiers de ce revenu à partir du jour de son mariage. Avec sa solde, cela ne le fait pas bien riche, comme vous voyez, au moins pendant ma vie, et j'ai cinquante ans.

Je joins ici l'adresse de notre notaire, souhaitant, Monsieur, que vous preniez auprès de lui des informations sérieuses sur nos ressources.

Je puis ajouter, je crois, que mon fils porte le nom le plus pur de notre province, que son passé militaire n'est pas sans gloire, tout jeune qu'il est ce qui, de l'avis de ses chefs, lui assure un bon avenir.

Voilà toute notre situation simplement et véritablement exposée. Je désire qu'elle paraisse suffisante à votre ambition et à celle de Mademoiselle votre fille, pour que mon fils puisse être heureux.

Et je vous prie, Monsieur, de recevoir, pour vous et pour Madame de Brives, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

BORDES-SEILLAC.

M. DE BRIVES À LA BARONNE DE SEILLAC.

Paris, 10, avenue de l'Alma, 5 mars 18 .

Madame,

Je vous prie de me croire très honoré pour ma fille, de la recherche de Monsieur votre fils.

Je connais M. de Seillac, et je l'avais apprécié avant que son ami, le général de Morduc, et son commandant m'aient parlé de lui, m'aient dit de lui tout le bien que votre modestie de mère vous empêchait de m'écrire.

J'ai d'abord consulté ma femme, à laquelle le capitaine plaisait déjà beaucoup. Puis, quand nous avons été d'accord sur tous les points, nous avons appelé notre fille.

Elle aussi avait jugé le jeune officier selon ses mérites, car il nous a paru qu'elle acceptait avec bonheur de devenir sa femme.

Notre fortune, que mon notaire établira, s'élève à huit cent mille francs environ. Nous donnons cent mille francs de dot à notre fille. Le jeune ménage ne sera pas riche, mais étant donné le caractère de l'un et de l'autre fiancés, ils auront l'aisance, ils pourront vivre avec un certain confortable. Cette médiocrité ne les empêchera pas d'être heureux.

Je prends tous les arrangements nécessaires, je réunis tous les renseignements les plus précis, pour les fournir au général de Morduc, votre délégué.

Nous espérons, au reste, Madame, que votre santé vous permettra de venir bientôt à Paris. Nous serions heureux de faire connaissance avec vous, et votre présence simplifierait bien les choses.

Ma fille vous prie d'agréer son affectueux respect.

Veillez, Madame, recevoir les meilleurs compliments de ma femme et mes très respectueux hommages.

M. DE BRIVES.

LA BARONNE DE SEILLAC À M. DE BRIVES.

Château de Seillac, par Périgueux,

8 mars 18 .

Monsieur,

Je vous remercie du bon accueil que vous avez fait au général de Morduc et à ma lettre.

Je suis bien heureuse de la joie de mon fils, qui m'a écrit dans un vrai délire de bonheur.

Votre sympathie pour mon Robert me touche profondément. Je sais un gré infini à Madame de Brives de sa bonté pour lui, et j'aime celle qui consent à lui confier sa vie.

Je viendrai à Paris le plus tôt possible, pour faire connaissance avec ceux auxquels mon fils va appartenir.

Permettez-moi de serrer affectueusement la main de Madame de Brives et d'embrasser tendrement Mademoiselle Laurence.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

BORDES-SEILLAC.

MADAME DE BRIVES À LA BARONNE DE SEILLAC.

Paris, 10, avenue de l'Alma, 14 mars 18 .

Madame,

Je veux vous dire que nous avons, mon mari et moi, une affection très vive pour votre cher fils, et que cette affection grandit tous les jours. Nous lui donnons notre fille avec la conviction qu'il en fera une femme heureuse.

Le noble caractère, la parfaite éducation que chacun lui reconnaît, c'est votre œuvre, chère Madame, aussi ai-je grande impatience de connaître la femme supérieure que vous êtes, celle qui sera aussi la mère de ma fille. Tous, d'ailleurs, nous vous sommes d'ores et déjà attachés.

Si la date du 25 avril prochain vous agréait, nous pourrions y fixer le mariage de nos enfants. Dîner de contrat le 20, mariage civil le 23, cérémonie religieuse le 25.

Le commandant de Monsieur Robert ne verrait nul inconvénient à ces arrangements. La permission de trente jours accordée au marié partirait du 20.

Je me mets à votre disposition pour toutes les commissions et courses que vous pourriez avoir à faire dans Paris. Mon futur gendre, si doué sous une foule de rapports, me paraît incompétent en fait de petits détails féminins. Il ne juge bien — mais fort bien alors — que de l'ensemble.

Au revoir, chère Madame, ma petite Laurence vous embrasse, et mon mari vous envoie ses respectueux hommages. Moi, je vous prie de croire à ma très vive sympathie.

SERGINES-BRIVES.

Lettres d'une MARRAÎNE à sa FILLEULE

XVIII.

(Suite)

Vous composez, tous trois...pardon, ma chère HÉLÈNE, j'allais blesser votre amour-propre maternel, et, n'ayant pas compté la petite Marie, je recommence ma phrase...Vous composez donc, à vous quatre, une famille extrêmement exigeante, fort injuste envers moi ; et il me semble que la tâche que je me suis naïvement imposée, c'est-à-dire celle de vous satisfaire tous, est à peu près impossible. Si je m'occupe de vous, selon le programme que je me suis tracé, je reçois un billet d'Aline, billet très-flatteur assurément, et qui contient beaucoup de réclamations : elle veut que je lui consacre une partie des lettres que je vous adresse ; elle désire que je la guide, quoique je ne la connaisse pas. Elle me demande de lui indiquer les écueils, grands et petits, de la vie du monde, et prétend recevoir de moi une sorte de code prévoyant toutes les difficultés qu'elle pourra rencontrer, offrant en regard les meilleurs procédés pour les surmonter ; puis, lorsque j'entreprends docilement cette besogne sans me dissimuler que son exécution sera toujours incomplète et imparfaite, parce qu'il existe une foule de cas particuliers qu'il est impossible de prévoir et de signaler, vous m'écrivez à votre tour, ma chère enfant, pour me dire que la lettre consacrée à Aline était plus longue qu'aucune de celles qui vous ont été adressées. Je reviens à vous... à peine ai-je fixé, non pas seulement mes pensées, mais surtout mon cœur, sur ce sujet, qui me semble inépuisable, il m'arrive une lettre de M. de Guymont, qui gémit de l'abandon dans lequel je les laisse, lui et sa fille.

Mes chers amis, veuillez, je vous en prie, vous entendre afin de me laisser poursuivre ma tâche à ma guise en m'occupant tantôt des uns, tantôt des autres, selon qu'une opportunité quelconque se révèle ; si je vous obéis plus longtemps, je ne saurai plus où j'en suis. Obéir à une seule personne n'est pas difficile... ; mais, lorsqu'il s'agit d'obéir à plusieurs personnes, on commence une infinité de choses sans en terminer aucune, défaisant un jour ce que l'on avait fait la veille, mécontentant l'un pendant que l'on essaye de contenter l'autre, arrivant enfin à la confusion, à force de poursuivre la variété.

Si vous me tourmentez trop, tous quatre, je substituerai à ces lettres quatre traités : 1^o *Éducation des jeunes femmes après leur mariage* ; 2^o *Conseils à une jeune fille* ; 3^o *Conseils pour une petite fille* ; 4^o *Les devoirs de l'homme*.—Ce dernier titre effarouche un peu M. de Guymont, j'en suis certaine ; ces messieurs sont habitués à ce qu'on leur parle

beaucoup de leurs *droits*. Quant aux devoirs, cela ne les regarde plus ; on doit les prêcher aux femmes, et ils affirmeraient volontiers, en dépit de la grammaire, que le moi *devoir* est féminin.

Les travaux dont je vous menace seront ennuyeux, je vous en prévins, et je doute qu'aucun de vous prenne la peine de parcourir le traité que je lui aurai consacré. La morale de cette longue introduction est celle-ci : laissez-moi parler à ma guise, tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; les personnes qui composent une famille sont tellement solidaires les unes des autres, que le perfectionnement de l'une de ces personnes entraîne logiquement le perfectionnement des autres. Si HÉLÈNE veut bien suivre quelques-uns de mes conseils ; si elle est à la fois économe et généreuse, indulgente pour les autres, sévère seulement pour elle ; si elle s'applique à rendre l'existence de ceux qui l'entourent douce et facile, dites, mon *filieul*, votre tâche ne sera-t-elle pas à moitié accomplie ? Entraîné par une émulation bien naturelle, vous ne pourrez résister à la contagion de l'exemple, et il vous sera bien facile d'avoir de la bonté, de la patience, de la justice, et de la raison, si votre femme vous fait connaître les avantages inappréciables de ces vertus et de ces qualités. Seulement, permettez-moi de vous le dire à tous deux, ces vertus doivent être le produit d'une mise de fonds *en commun* ; elles doivent constituer une richesse qui sera inépuisable, à la condition que vous l'alimenterez tous deux. Si l'un de vous, en effet, faisait deux parts inégales des charges et des bénéfices de la communauté ; s'il se réservait tous les droits en laissant à l'autre tous les devoirs, votre ménage ressemblerait à beaucoup d'autres ménages : l'aigreur, les reproches, les discussions, se glisseraient entre vous et envenimeraient toutes vos paroles et toutes vos actions.

Le don le plus précieux que Dieu puisse vous faire, celui qu'il faut demander à lui d'abord, ensuite à notre cœur et à notre raison, c'est le tact, la *mesure*, si vous voulez, et j'adopte volontiers ce mot, parce qu'il me semble traduire en langue usuelle, et expliquer par une image presque matérielle, cette faculté exquise qui nous indique le point précis, la limite exacte près de laquelle doit s'arrêter nos goûts et nos exigences. Cette *mesure* est facile à trouver pour ceux qui la cherchent avec sincérité : elle se compose de justice et d'abnégation ; elle nous enseigne à substituer les convenances d'autrui à nos propres convenances, à trouver la satisfaction, non dans une soumission

absolue à nos volontés et à nos goûts, mais bien dans les concessions indispensables aux goûts des autres. Si l'un de vous, par exemple, n'aimait pas les réunions ; si le monde proprement dit, c'est-à-dire les bals, les soirées, les dîners, etc., l'ennuyaient, serait-il équitable qu'il imposât à l'autre, d'une façon absolue, ses antipathies et ses préférences ? L'équilibre se trouverait dans les concessions mutuelles faites avec douceur de part et d'autre, dans la mesure des exigences de l'un et des complaisances de l'autre ; cependant, l'équité m'oblige à ajouter qu'en cette circonstance il ne faut pas que ma chère Hélène prétende à une parfaite égalité de droits ; le rôle qui lui a été imposé par la nature l'oblige à fournir à la communauté une part d'abnégation plus forte que celle qu'elle peut exiger. Son mari a les charges les plus lourdes ; le présent et l'avenir de la famille reposent sur lui, sur son travail, sur sa prudence et sa sagacité ; il est juste qu'il ait quelques privilèges, et sa femme doit s'appliquer à connaître ses goûts, à les prévenir, en s'abstenant de le contrarier sur quelques distractions permises et légitimes qui reposeront son esprit. Si les femmes ne trouvaient pas dans leur raison et dans leur cœur des motifs suffisants pour les engager à prendre le parti de la douceur et de la complaisance, elles devraient les demander à l'habileté ; celle-ci leur enseignerait, en effet, que

la violence peut imposer certains sacrifices, mais que l'on se soustrait tôt ou tard à cette dure domination ; l'habileté—à défaut de la bonté—leur inspirerait les concessions équivalentes à celles qu'elles se seront imposées, si elles ont su les accomplir à propos et avec mesure, c'est-à-dire sans les faire peser d'un poids trop lourd sur celui qui en recueille le bénéfice. Si elles les ont accompagnées de reproches, d'allusions blessantes, de récriminations, le bénéfice sera non-seulement nul, mais encore dangereux ; il n'est point de cœur, si bon et même si faible qu'il soit, qui ne se révolte un jour contre des exigences égoïstes ; l'aigreur s'y glisse d'abord, et amène à sa suite le ressentiment et la froideur ; alors la digue est rompue : au lieu de dire *je voudrais*, on dit *je veux* ;—au lieu de sacrifier quelques plaisirs au désir de complaire à sa femme, on se livre à ses penchants, parce qu'elle aura exigé avec trop de tyrannie que l'on y renoncât ; en un mot, elle aivra à avoir raison, parce qu'elle a eu tort trop souvent, parce qu'elle aura toujours traité l'exception comme une règle, parce qu'elle aura manqué de mesure dans ses craintes, dans ses exigences, et surtout dans ses reproches.

(A Suivre)

Em. Raymond.

Mère des Douleurs

J'ai choisi la maison un peu loin du village, pas trop près des chaumes. Je me sens mieux seule ainsi, je suis plus avec ma pensée, je suis surtout plus avec Lui. Il n'y a entre nos cœurs que la route qui va là-bas et par laquelle il reviendra. De la porte c'est à peine si je l'aperçois, sinuant au bord de l'eau, sous les arbres. Mais je sais qu'elle est là, j'entends les sonnailles des atelages s'égrener au fil du pavé. Il y a aussi, le soir et le matin, les vaches qu'on mène passer le gué, et qui meuglent longuement. Toutes ces rumeurs me sont connues : elles ont pour moi le charme des choses en dehors de la vie ; elles sont les voix de ma solitude, et bercent mon esprit, venues d'une autre rive. D'ailleurs, je n'ai qu'à monter à ma chambre pour la voir tout entière, cette route. Elle arrive du village, il me semble qu'elle arrive du bout du monde, et à l'opposé elle se perd dans les horizons. Tandis que mes yeux regardent, mon cœur descend l'escalier, traverse le jardin, traverse les champs, et de pavé en pavé, bondit au-devant de celui qui doit venir.

La maison s'oriente au levant ; elle est paisselée de vignes. Elle a tout juste le nombre de chambres qu'il faut pour y vivre à deux, et que ne puis-je dire y attendre ensemble la mort. Un petit champ l'entoure, clôturé d'une haie profonde. Trois

moutons autrefois y pâturaient parmi les herbes folles, dans une sauvagerie de nature. J'y ai tracé au cordeau des allées ; le jardinier, un vieil homme, plantait sa bêche partout où moi-même je plantais mes jalons ; et cela a fini par faire un jardin. Comme il fallait bien penser à la subsistance, un carré s'est trouvé vers le bout où se pomment à présent des choux. Et j'ai aussi trois pommiers qui font de l'ombre. Je vais là-dedans en sabots les jours qu'il pleut ; j'appuie à la haie une guérite en osier qui m'abrite du soleil. Et les jours se passent. Ils sont si longs les jours ! Les heures me font l'effet des bœufs lents, annonciateurs de l'hiver, qui déjà labourent la campagne ; pesamment, ils vont jusqu'au bout du champ et recommencent. Moi, je suis comme le valet qui les aiguillonne, et pour les accélérer leur jette des mottes de terre ; ils ne se pressent pas davantage. Cependant, si long qu'il soit, le temps ne suffit pas à toutes mes besognes. C'est à peine si la maison s'achève, tous les jours j'ajoute un pauvre luxe, j'en voudrais faire un palais pour le recevoir, et ce ne sera jamais qu'une grange. Les laboureurs qui habitent ce logis seraient bien étonnés s'ils me voyaient monter à l'échelle et clouer ici un rideau, là une tenture. Vécurent-ils heureux du moins ? Leur pauvre vieux cœur ne revient-il pas

en sanglots dans les nuits d'hiver? Eux aussi peut-être retrouvèrent un fils qu'ils avaient cru perdu? Je m'intéresse bien plus à la pauvre humanité depuis que je la vois à travers moi-même. Je prête aux autres mes propres douleurs et mes joies.

Derrière la maison, au bas des champs en pente, un bois s'étend. Il verra de sa chambre l'or des premiers rayons sur les cimes, l'ombre bleue des sous-bois. Les roses du couchant ensuite s'effeuilleront dans ses vitres. Sa journée commencera donc et finira les regards tournés vers la lumière. Peut-être elle est plus belle à mesure qu'elle décline: on sait qu'on va la perdre; on la boit d'une soif charmée et anxieuse; et puis du grand torrent qui ruissela tout le jour, il ne reste plus qu'une goutte de clarté, on dirait un pleur qu'éclanche la nuit. Mon Dieu permettra-t-il que mon soir aussi s'allume d'une clarté dernière et qui laisse une larme après elle? Je croyais le soleil mort; j'ai regardé du seuil de ma petite maison vers l'orient; il a reparu; il luit au bout de la route; il a la lumière de ses yeux, de ses chers yeux divins. Ah! Seigneur, vous existez puisque cette chose existe, puisque je vais revoir mon amour!

J'écris à sa fenêtre, j'écris à sa table dans l'odeur de la terre, dans la poussière blonde montée des sillons. Les dernières capucines, des pois d'Espagne s'enroulent autour du laiton, font un rideau léger sur la clarté du paysage. Le bois en paraît fleuri de safran et de vermillon; la terre, comme au velours brun d'une veste, s'est piqué un bouquet de gala... Je voudrais pleurer, j'ai peur d'être trop heureuse. Il me vient d'étranges superstitions, comme si autour de nous, dans l'air, rôdaient de méchants esprits aux écoutes de la joie humaine... Alors je baisse la tête, je rentre mon bonheur pour ne pas être aperçue, je voudrais être une petite taupe très bas sous terre.

A mesure que les jours avancent, je ne vis plus de la vie normale. C'est comme la vie, en moi, d'une autre que moi, et qui flotterait aérienne, frôlant à peine du bas de sa tunique le sol, un esprit léger entre deux airs, le subtil et ailé pistil d'un pissenlit sous la bouche du vent... Pourtant j'entends bien au fond de moi l'horloge, le battant de ma vie comme un gong, et qui va, va, fauche les heures... Oh oui, je vis, je voudrais arrêter mon cœur par moments, tant ses battements m'effrayent... Il me semble qu'il ne pourra jamais battre jusque-là...

Dix jours! Je me crie cela dans le silence des chambres... Plus que dix jours! Et c'est une éternité; ces dix jours sont un siècle. Hier je me suis jetée sur mon lit, j'ai enfoncé ma tête sous l'oreiller; le monde n'existait plus, il n'y avait dans cette ténèbre de mes yeux que cela, cela...

dix jours! Je les voyais, j'ai vu le temps qui les moulait à sa grande meule en feu, ils tombaient en petite pluie de cendre rouge... Et moi, je tordais mes mains par-dessus l'oreiller, je comptais... dix, neuf, huit. Je crois bien que c'était mon cœur que le temps broyait sous sa meule... sept, six, cinq... Et puis j'ai cessé de crier, je n'osais plus compter, je me suis arrêtée longtemps à trois. Trois! c'était si proche que ça semblait presque passé déjà... J'aurais voulu souffrir encore d'attendre... Deux! Un! Un, ah! mon Dieu!... Mais vivrais-je seulement jusque-là? Je ne pouvais plus ravoïr mon souffle, je me répétais éperdument un! un! Rien que de cela, j'ai pensé mourir. Ensuite le mot a trainé comme une musique, comme un frémissement de harpe, comme toutes les harpes du paradis.

Je voudrais dormir, mourir tout un temps, n'être plus que la petite chose dans l'attente de la résurrection... Le blé dort sous terre en attendant le soleil, la feuille vit repliée dans le bourgeon... Ah! mon amour, mon cher amour! Je suis morte, on a allumé les cierges, et tout à coup un pas a monté l'escalier... Ne l'entendrai-je pas du fond de la mort? Ne remonterai-je pas une à une toutes les marches du sépulcre pour venir au-devant de toi, ma vie, mon soleil! Vois, ma gorge s'est gonflée comme au temps du lait; mes mamelles étaient taries, la vie est remontée en elles comme le vin dans la vigne... Maintenant mes bras ne te laisseront plus partir.

Jeudi.

J'ai été trop heureuse ces jours derniers. Je suis triste, horriblement triste. Ce soleil des paysages me semble une ironie: il brûle noir dans mes yeux. Mes orbites sont vides comme les trous d'une tête de mort. J'ai fermé toutes les fenêtres, je ne veux plus que de l'ombre autour de moi. La lumière rentrera seulement avec lui si jamais elle rentre. Et je suis demeurée assise, droite, les mains sur mes genoux, comme une aïeule qui a vu partir sa race. Mes os sont sans huile, je n'entends plus les coups de cloche en moi... Je n'entends plus ma vie, elle est usé de trop brûler dans le vide. Il fait un silence effrayant en moi et au dehors... A quoi bon écrire?

... Minuit. Je ne puis trouver le sommeil. Sitôt la nuit venue, après cette torpeur de tout un jour, il m'a pris une agitation, mes nerfs dansaient de fièvre. Michèle, ma servante, la bonne fille, m'a offert d'aller chercher le médecin. Non, bonne âme, ce n'est pas avec ces herbes-là qu'on peut guérir les âmes. Ce n'est pas le médecin qu'il faut faire venir... Allez sur les routes, et si vous le voyez celui que j'attends, dites-lui que je me meurs de l'attendre. J'ai ouvert les fenêtres, j'ai regardé là-bas du côté de la route. Il n'y avait pas de lune, je n'ai rien vu que la nuit... Une nuit de souffles

larges, profonds, une nuit où l'on entend respirer la terre... Cette paix immense ne m'a pas calmée... Je suis descendue, je suis remontée, il n'y a peut-être à cinq lieues de pays que moi qui veille. Toutes les femmes ont leur mari ou leur enfant auprès d'elle ; moi seule...

Je me suis rappelé l'affreuse nuit, la nuit bénie... Je ne pouvais tenir en place, je suis montée, descendue comme maintenant. Et puis, je ne sais plus, des gens s'empresaient, j'ai entendu un cri, un vagissement... J'ai senti mon âme me quitter, et je n'ai plus vécu qu'en la petite vie qui m'arrivait. Mon cher amour, je repense à cela, et il me semble que je vais t'enfanter une seconde fois, que je vais de nouveau mourir pour te donner la vie. Volontiers, je mourrais ainsi tous les jours pour entendre ta voix comme alors j'entendis ton cri.

Des roses pâles fleurissent l'orient. Les derniers papillons se sont brûlés à ma bougie. Adieu, mon amour... Je mets autant de baisers sur tes yeux qu'ils eurent de regards qui ne furent pas pour moi.

Samedi.

Le messager a déposé dans le vestibule une montagne de paquets. Passe pour moi la grange, mais pour lui ! J'ai pris le train au petit relai du village voisin, trois quarts d'heure à marcher dans les herbes humides. Il m'a fallu tordre mes jupons en arrivant. Bast ! je redeviendrai coquette quand il sera revenu. D'ici là, est-ce que je tiens à quoi que ce soit sur la terre ? Est-ce que je suis seulement sûre de vivre ? Et me voilà partie pour la ville, ce n'était pas jour de marché ; les boutiques dormaient, les rues faisaient ronron, ma présence a déplacé des poussières.

A force de tout bousculer, j'ai trouvé des bouts de choses pas trop mal. Une serge à carreaux rouge et blanc surtout. Ce sera charmant aux fenêtres, tout à fait rustique. Si cependant il n'allait pas aimer le rustique ? J'en fais vraiment un peu trop à ma tête... Et puis, pour notre chambre à manger, ces étains, ces grès, la vieille soupière en je ne sais quoi... tout cela déniché dans un fond de bric-à-brac, une boutique aux petites vitres vertes, tandis qu'au bout de la rue, en levant les yeux, j'apercevais le beffroi et son jacquemart qui bat les heures.

J'aurais voulu lui trouver des soies un peu rares, lui en faire une dalmatique pour son lit, son pauvre lit tout nu ! Je déferai une de mes robes, cette soie lilas si jolie du temps que je n'étais pas encore devenue la bonne femme que je suis. Une grosse dame blette dans son comptoir m'a regardée derrière ses lunettes, m'a dit : "Sûrement, madame marie quelqu'un ?" Ah ! mon chéri, j'étais en veine ; je lui ai bravement répondu : "Non, c'est moi qui..." Un mot de plus et je pouffais, le rire me tuillait la lurette. La grosse dame n'a rien

remarqué : elle roulait des yeux ! Elle me complimentait !... Et cependant, n'est-ce pas vrai ? Est-ce que mon cœur ne t'est pas fiancé ? Y a-t-il des noces comparables à celles d'une mère qui retrouve son enfant !... J'ai passé la journée à déballer, à clouer les étoffes sur les murs, aux fenêtres. Tu verras tous les coups que je me suis donnés sur les doigts. Maintenant les chambres, avec leurs fleurs dans des vases, leur ramage de papiers et de tentures, ont un air de reposoir de procession. Michèle battait des mains, la bonne douce fille ! Elle est allé appeler Norbert qui binait ses choux... Il a laissé ses sabots sur le seuil... Puis, ensemble, se parlant à voix basse, ils sont entrés sur la pointe des pieds. Toute ma joie est revenue. Ma joie ? Pauvre femme dont le cœur bat comme la foudre éclate, et qui ne trouve que ce mot banal, cette clef de tous les tiroirs... Mais je suis folle, folle !... Je suis heureuse comme les autres souffrent.

Dimanche.

Je suis allée à notre Sainte Mère la Vierge. Je me suis mêlée à ses humbles enfants dans la petite église blanche, une chapelette qui est comme le cœur rayonnant de ces campagnes, et qu'on appelle Notre-Dame-des-Bonnes-Odeurs. Je suis restée longtemps à genoux sur les dalles après que toute l'assistance se fût écoulée. Je n'ai jamais prié comme aujourd'hui. Mon cœur était comme un volcan d'amour, un brasier de roses et de cierges. O Marie ! ô Mère de toutes les mères ! Symbole de toutes les douleurs ! Cœur transpercé de toutes les flambes ! Sois secourable à la plus indigne, mais aussi à la plus torturée ! Cinq années, ô Mère des affligés, ô Étoile par-dessus les naufrages, ô Tabernacle ! Cinq années loin de mon enfant, loin de mon fils ; cinq années pendant lesquelles la chair de ma chair me fut ravie ; cinq années, ô toutes les Miséricordes, ô toutes les Agonies ! Et je ne suis pas morte, la faute fut durement expiée, puisque pendant cinq années j'ai vécu la poitrine ouverte et vide de mon cœur... Cinq années ! Et il vient, il traverse les mers, mes bras l'attendent, éperdument ouverts... Faites, ô Reine, ô Mère ! que les voiles doucement l'apportent à la côte, qu'il soit doucement bercé sur le navire comme l'enfant pour qui chante la nourrice... O Marie, soyez bénie entre toutes les femmes.

Mardi.

Je relis tes lettres, toutes tes lettres. O mon amour, pardonne. Il y en a douze seulement, tu m'écrivais le jour de l'an et le jour de ma fête. Vois, cependant, je n'ai jamais eu fini de les lire, j'en aurais eu pour une éternité. Mes lèvres les ont bues et mangées. J'y ai mis tant de baisers qu'ils ont effacé les mots. Mais les mots sont descendus en moi comme des gouttes de clarté et

de vie, ils se sont confondus à mon sang, ils ont été le battement par qui mon cœur s'est arrêté de mourir... Et c'est bien vrai, tu arrives! Je vais sentir ta bouche tout près de la mienne! Quatre jours! plus que quatre jours! Je voudrais à présent mériter ce trop grand bonheur pour un peu de souffrance encore. Il me semble que le temps m'a manqué pour suffisamment m'y préparer... Quelquefois je tiens mes deux mains sur mon cœur; j'ai la sensation que je porte ainsi un vase fragile, un vase d'encens et d'aromates, comme le lévite qui va devant son dieu dans la procession. N'es-tu pas mon seigneur et mon maître, ô mon cher fils?

Tes lettres, oui, ô tes délicieuses lettres! Va, je comprends tout. Ce n'était pas ta faute, il y avait quelqu'un derrière toi, n'est-ce pas? Quelqu'un qui regardait aller tes mains, qui regardait tes mains faire en dehors de toi le geste de tes plus intimes pensées... Et alors, tu les déguisais, tu devenais un autre enfant écrivant à une autre que ta mère. Moi, j'avais froid et chaud, un feu me courait, et tout de suite après de petits glaçons me perçaient. Il me semblait qu'une ombre avait passé sur ton âme comme la nuit sur un flambeau, comme la mort sur des cœurs de roses. Tu comprends, je ne pouvais d'abord me faire à cette petite ruse... Et puis, tout d'une fois la clarté revenait, j'étais toute éblouie de ton amour... Je voyais, j'étais sûre de lire entre les lignes toute ton âme. Je récrivais tes lettres en moi comme sûrement tu les avais pensées.

Quatre jours! Dans deux jours tu auras débarqué. J'ai là ma vieille carte où, à travers les mers, à travers les lignes ondulées qui sont les courants, je t'ai senti me venir, où je te suivais de flot en flot, où mon cœur dans ses bonds était comme la barque qui te portait... Il était nuit. La voie lactée aussi est comme une mer d'un continent d'étoiles à l'autre... Et c'est encore toi là-haut c'est toi toujours et partout... Adieu, mon cher enfant! Je vais embrasser tes deux joues sur ton oreiller cent fois.

Mercredi matin.

S'il allait tarder! Une avarie au navire, une escale forcée... Ah! mon Dieu! S'il allait ne pas venir, s'il devait ne revenir jamais!... Non, c'est impossible. Non, non, non, mille fois non! Jésus a eu une mère... Et cependant c'est fini, je ne suis plus heureuse.

10 heures.

Je suis descendue au jardin. Il y avait encore des roses. J'en ai fait un bouquet, je l'ai porté sur ton lit. Elles sont rouges comme mon sang. J'ai laissé saigner mon cœur sur ton lit... Et ensuite je suis retournée cueillir toutes les autres fleurs. J'en ai rempli les vases sur ta table, sur ta cheminée. Les fleurs répandaient une odeur de

miel... Ta table, ton lit! Je défaille en écrivant cela. Toutes mes pensées ont fini par te faire cette maison... Combien de temps y resteras-tu, mon fils? Je ne te demande pas un trop grand sacrifice... Rien qu'un mois, au moins un mois, dis?... Et après... après...

7 heures.

Une méchante pensée est comme une mouche autour d'un fruit trop mûr. Si c'était vrai, s'il allait ne pas venir! Je chasse la mouche, elle revient, elle suce ma sève vive. Si cette homme barbare, si son père, après toutes les autres tortures raffinées dont je souffre depuis douze ans, n'avait rapproché de mes soifs ardentes ce vase parfumé que pour l'écartier ensuite de mes lèvres!

Mon Dieu! faites que je meure plutôt! Faites que cette nuit je m'endorme dans votre paix, Seigneur, que la nuit à jamais scelle mes yeux si son image n'y doit plus fleurir!

Jeudi.

Deux jours! Il est débarqué! Tout mon être a bondi. J'entends ses pas me venir, chacun de ses pas le rapproche de moi. Et en même temps j'ai le sentiment que la distance, que l'espace s'accroît à mesure. C'est seulement depuis ce matin que je comprends l'éternité. Je ne vis plus. Aurais-je donc moins de force dans le bonheur que je n'en ai eu dans mes afflictions?... J'ai envoyé Michèle brûler deux cierges d'une livre devant la Vierge. La pauvre fille est agitée, perd la tête. Norbert aussi parfois s'arrête de biner, de sarcler, et les mains sur sa bêche, regarde par-dessus la haie... J'essaye, pour me prendre à quelque chose, pour vivre jusque-là, de travailler à cette couverture pour son lit. J'ai mis les ciseaux dans ma robe, je couds... Mais tout de suite l'aiguille me tombe des doigts... Alors je m'étends par terre, je me couche sur le froid du carreau, j'étouffe de toutes mes forces mon cœur sous moi.

La dernière fois que je l'ai vu, il y a cinq ans, il me ressemblait encore un peu. Les yeux surtout... du moins on me le disait. Mais ai-je eu jamais des yeux aussi beaux que les siens? Clairs, ingénus, mouillés, deux gouttes d'eau, deux perles vives d'un orient divin... C'était alors un jeune homme délicat, à peine un léger nuage blond à la lèvre... Maintenant il a vingt-trois ans. Se peut-il? Mon Jean est devenu un homme. Je le portais toujours tout petit dans ma pensée. Il avait toujours l'âge où il s'asseyait sur mes genoux et me baisait dans le cou en m'appelant maman... Puis on me l'a pris, les mers, l'Amérique... et il m'écrivait: ma chère mère... Appelle-moi encore ta maman, mon amour.

J'ai défait son lit. J'ai tout enlevé; puis j'ai remis les draps comme s'il y avait déjà couché une fois, comme s'il allait y dormir une nuit nouvelle... Les roses étaient un peu passées, mes baisers peut-

être les avaient brûlées. Et j'ai aussi renouvelé les fleurs dans les vases. Quelquefois je reste longtemps sur le seuil de sa chambre, sans bouger, retenant mon haleine... Je n'ose plus entrer, c'est comme un mystère qui se passe là. Je voudrais alors prier, je croise les mains, mais en parlant à Dieu, c'est encore son nom qui me vient aux lèvres.

Je ne quitte plus la fenêtre, je regarde la route qui va là-bas. Elle vient du bout du monde et y retourne... C'est aussi par là qu'il repartira.

Mon Jean, mon doux chéri, tu vas retrouver une bien vieille femme. Me reconnaitras-tu seulement? Il faut que je m'habitue à cette idée que que tu me regarderas peut-être avec des yeux changés, avec des yeux où il y aura de l'étonnement, de la tristesse, un peu de pitié, qui sait? Oh! non, pas de pitié; toi seul dois ignorer tout ce que j'ai souffert. Je veux être pour toi ta maman heureuse, toujours.

Jean! mon Jean! J'ai attendu le soir, je suis allée au bois. Je t'ai appelé longtemps par ton cher nom dans l'ombre qui montait des taillis. D'abord je t'ai appelé tout bas pour moi-même. Je m'extasiais de la musique de ce nom si simple, si franc, et qui fut le nom de mon père. C'était comme un souffle de vent charmé à mon oreille, comme le son d'argent d'une petite cloche au loin, comme mon *Angelus* à moi... Et puis mon cœur s'est mis à crier tout haut, je sanglotais, je délirais: Jean! Jean! L'écho m'a renvoyé ma voix, j'ai cru que tu me répondais toi-même. Je ne pouvais plus me reprendre, j'aurais crié ainsi jusqu'à mon dernier souffle.

Maintenant, comme hier, comme les autres jours, j'écoute, tu marches en moi. C'est la dernière nuit que je vais être sans toi. Cela m'opresse d'un bonheur délicieux, comme une eau fraîche et lourde, une eau qui vous monte petit à petit jusque par-dessus la bouche et où on se noie.

À demain! à demain!

Aujourd'hui.

Je n'ai pu dormir. Je suis restée toute cette nuit la tête appuyée à ton oreiller. Je n'ai plus eu conscience du temps qu'au battement de mes artères. Puis, le jour est entré à pas blancs. J'ai ouvert ta fenêtre. Un brouillard bleu noyait les champs, le bois fumait dans l'aurore. Tous les jardins du ciel se sont mis à effeuiller des roses. C'était le premier matin, c'était mon jour d'éternité qui se levait. Ensuite, je suis descendue, j'ai ouvert les portes, j'ai ouvert toutes les portes afin de te recevoir. Pourtant, tu ne m'as rien dit, je ne sais pas même l'heure à laquelle tu m'arriveras... Je sais seulement que c'est aujourd'hui. J'ai pensé: Il n'a pas voulu m'effrayer par un télégramme. Tu as bien fait, mon Jean... Je n'aurais jamais osé l'ouvrir.

Dans la campagne, au loin, un premier train roulait. J'ai écouté longtemps. Le bruit s'est perdu dans l'horizon.

2 heures après-midi.

Mon enfant, aie pitié! Viens pendant que j'en ai la force encore!

Minuit.

C'est fini... Tous les trains sont passés, tous les trains me sont passés sur le cœur. Aucun n'a ramené mon Jean. Et je ne pleure pas, j'ai trop pleuré de larmes dans ma joie, il ne m'en reste plus pour la douleur... Je suis morte et je vis, je vis ma mort, les yeux ouverts. Verrai-je encore se lever le jour de demain?

Samedi.

Michèle m'a demandé: Monsieur est donc malade qu'il n'est pas venu? Voilà tout un mois qu'elle travaille avec moi, la bonne fille, à lui faire son nid. J'ai baissé les yeux, une grande honte m'accablait. J'ai répondu: "Oui, Michèle, il est un peu malade... sans cela il serait revenu, n'est-ce pas?" Je me suis aperçue que je l'interrogeais plutôt; je me suis tue.

Dimanche.

Il y a huit jours, une pauvre mère s'agenouillait devant votre cœur percé de glaives, ô Marie, Mère des afflictions... Cette mère, la voici encore, plus humble, cognant du front la dalle... La voici, elle aussi, toute saignante et martyrisée. Agréez l'holocauste de son cœur. Agréez ses plaies et ses épées. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, qui ne m'avez pas jugée assez punie... Je vais user mes genoux sur mon calvaire.

(A Suivre).

C. Lemonnier.

ÉDUCATION.

Mademoiselle Gallimard (diplômée de l'Académie de Paris) reprendra ses cours le 3 septembre à son domicile, No. 1848 rue Ste Catherine.

Les succès obtenus par cet excellent professeur depuis deux ou trois ans qu'elle pratique à Montréal lui ont déjà attiré la confiance d'un grand nombre de nos meilleures familles.

C'est à bon escient que nous recommandons aux mères qui préfèrent garder leurs enfants près d'elles une institutrice comme M^{lle} Gallimard.

Ses enseignements solides et étendus sont aussi essentiellement moraux. L'instruction religieuse y tient la place à laquelle elle a droit. L'habitude du beau langage, du français le plus pur est encore un des avantages de l'école de M^{lle} Gallimard.

ENCORE MIEUX.

On s'entretient beaucoup dans le monde musical du dernier perfectionnement apporté dans la fabrication du piano Pratte ce qui, du jugement des personnes impartiales qui l'ont essayé, en fait un instrument HORS DE PAIR et capable d'éclipser tout ce qui a été produit jusqu'aujourd'hui.

Ce piano a tous les attributs du piano à queue. Il possède une qualité de son particulièrement sympathique et une finesse d'accent d'une intensité extraordinaire; le tout contrôlé par un doigté d'une délicatesse infinie, ce qui en fait un instrument unique.

Nombre d'artistes déclarent SANS RIVAL ce nouveau piano. La place nous manque ici pour entrer dans toute explication technique, mais nous invitons tout amateur à visiter les salles de la Compagnie No. 1676 rue Notre Dame, afin de se rendre compte, *de visu*, du prodigieux développement qu'a pris, dans les mains de MM. Pratte & Cie., une industrie artistique qui nous permet désormais d'entrer avantagement en comparaison avec n'importe quelle contrée du Vieux comme du Nouveau Monde. Elle donnera en même temps une idée de la construction moderne d'un piano d'artiste. Nous ne saurions trop féliciter la Cie. pour sa marche constante vers un "toujours mieux," ainsi que pour ses efforts qu'elle fait dans une marche ascensionnelle au lieu de suivre la tendance générale en fabriquant des instruments inférieurs à bon marché, ce qui est la négation même de tout principe artistique.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN

Sirop de Terebenthine
DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaires :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St. Paul, - MONTREAL.

Hotel Victoria . .

QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,
etc., etc.

PRIX MODERES.

Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmatlottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.